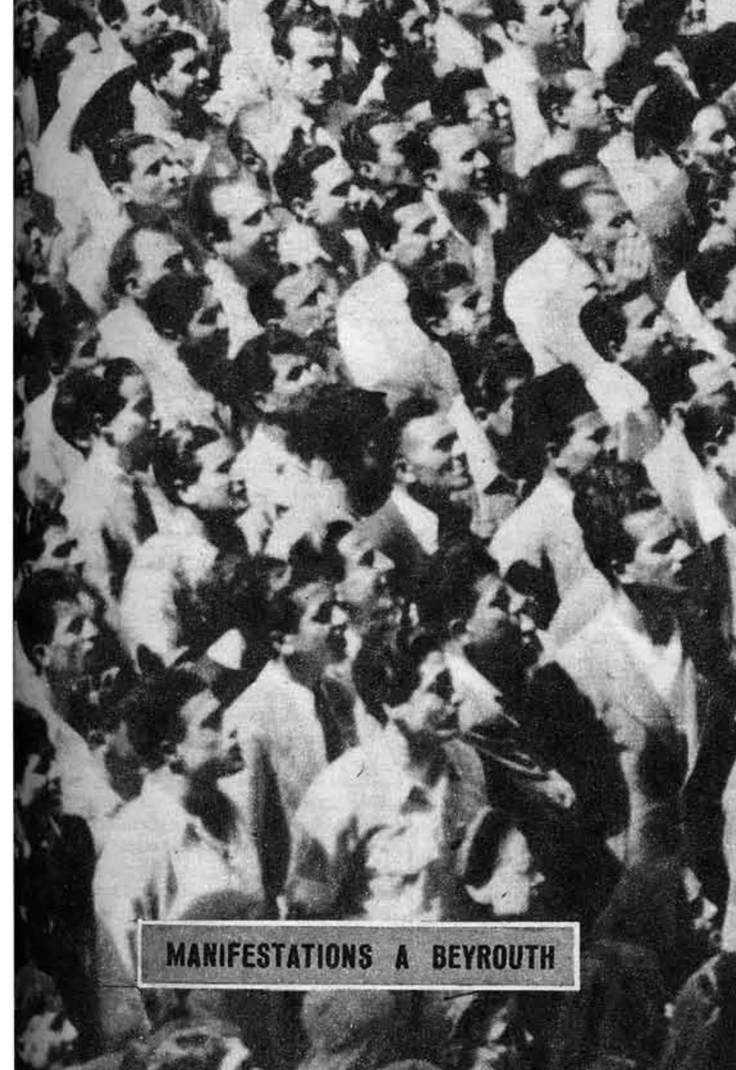
IMAGES





MANIFESTATIONS A BEYROUTH

30 mills

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITÉ

L'actualité politique

LA CRISE DU LEVANT

A la veille de la Conférence de San-Francisco, la France se proclamait la championne des petites nations et condamnait publiquement le recours à la force dans la solution des problèmes internationaux. Cette attitude était la seule conforme aux traditions françaises, instituées au cours de 150 années de lutte pour la liberté et la démocratie.

Malheureusement les graves événements de Syrie ont présenté la France sous un jour différent. On a vu les fusils et même les canons français dirigés contre les patriotes syriens qui défendaient leur indépendance et leur liberté. On assista avec stupéfaction et douleur au bombardement, par l'artillerie et l'aviation, de la capitale d'une petite nation qui ne possède pour se défendre ni D.C.A., ni avions de chasse. Et les diverses déclarations faites par les hommes d'Etat permettent de croire que la France eut recours à la pression militaire pour la solution du problème syrien et libanais.

Faut-il s'étonner, après cela, que cette attitude si peu française ait soulevé contre la France non seulement la Grande-Bretagne et le monde arabe, mais aussi le gouvernement et l'opinion publique aux Etats-Unis ?

Du coup, le problème de l'indépendance syrienne et libanaise prit une ampleur exceptionnelle. On assista à l'intervention militaire britannique, qui fut entièrement approuvée par les Américains. Moscou fut ému par la situation et le Conseil Arabe, réuni au Caire, se saisit de la question afin de prendre les mesures qu'il estimerait opportunes.

Aujourd'hui, l'ordre et le calme ont été rétablis en Syrie et au Liban, mais les événements ont laissé une trace profonde dans les relations de la France avec ces deux pays, et avec le monde extérieur en général.

O

Les déclarations et communiqués publiés ces derniers jours nous révèlent les origines de la crise actuelle ainsi que ses développements politiques.

D'après M. Churchill, le gouvernement britannique exerça une certaine pression sur les Syriens et les Libanais pour les amener à accepter le principe des négociations avec la France. Leurs gouvernements furent néanmoins troublés par le retard des propositions françaises, ainsi que par la perspective de l'arrivée de renforts militaires français dans leurs pays.

Dans un message personnel adressé au général de Gaulle dès le 4 mai, le Premier britannique expliqua la position de la Grande-Bretagne à l'égard de la Syrie et du Liban et souligna que les renforts donneraient l'impression que les Français préparaient un accord à conclure sous une certaine pression et qu'ils troubleraient l'atmosphère.

De leur côté, les ministres syrien et libanais informèrent le général Beynet dès son arrivée à Beyrouth qu'ils seraient prêts à négocier si aucun renfort n'était envoyé.

Malgré ces avertissements, des troupes débarquèrent au Levant. Les troubles éclatèrent et se propagèrent à travers tout le pays. Le gouvernement syrien essaya de rétablir l'ordre et demanda des armes pour la gendarmerie, mais les autorités françaises s'y opposèrent « sans doute — précisa M. Churchill — parce qu'elles craignaient que ces armes ne fussent employées contre elles ».

Puis la situation s'aggrava. Le 26 mai, le ministre syrien des Affaires Etrangères déclara au ministre britannique qu'il ne pouvait plus répondre de la situation. Le canon tonna à Homs et Hama. Damas fut enfin bombardée par l'artillerie et l'aviation du 29 mai au soir jusqu'à la matinée du 31 mai. Les pertes dans la capitale syrienne atteignirent 480 tués et 1.500 blessés. Les troubles s'étaient transformés en combats.

Devant la « situation très sérieuse » qui avait surgi, le commandant en chef dans le Moyen-Orient reçut l'ordre d'intervenir « pour prévenir toute nouvelle effusion de sang, dans l'intérêt de la sécurité de tout le Moyen-Orient ».

M. Churchill demanda en même au général de Gaulle d'ordonner immédiatement aux troupes françaises de cesser le feu et de se retirer dans leurs casernes, « dans le but d'éviter une collision entre les forces britanniques et françaises ».

Cet ordre fut donné par les autorités françaises dans un esprit de conciliation et l'on n'eut pas à déplorer d'incidents militaires entre Français et Britanniques.

O

Avec l'intervention militaire britannique et le rétablissement de l'ordre en Syrie, l'aspect militaire du différend prenait fin, et il ne restait plus que le côté politique. Mais la crise libano-syrienne avait pris entretemps des proportions considérables.

L'initiative militaire britannique provoqua une tension dans les relations entre la Grande-Bretagne et la France. Dans une déclaration faite à la presse, le général de Gaulle déclara que ses difficultés au Levant proviennent en grande partie à l'attitude britannique. «...Les incidents se sont aggravés depuis que le malheur provisoire de la France accrut démesurément chez notre partenaire la possibilité d'empiètements. »

Le chef du gouvernement provisoire français se plaignit ouvertement de l'attitude adoptée au Levant « soit en haut à l'échelon du gouvernement britannique, soit en bas par l'action d'une foule considérable d'agents, qui prenaient sur place à notre égard une attitude hostile ou tout au moins critique ».

A ces accusations, M. Churchill répondit que, « loin de provoquer de l'agitation dans les Etats du Levant, toute notre influence a été précisément employée dans l'autre direction ». Il rappela les diverses démarches entreprises par lui-même et par son gouvernement en vue de faciliter un règlement pacifique entre les deux parties. Dans un message adressé au général de Gaulle, il avait expliqué que son pays n'a absolument aucune ambition dans le Levant et qu'il était prêt à ordonner l'évacuation de toutes les troupes britanniques de Syrie et du Liban au moment où un traité aurait été conclu et serait entré en vigueur entre le gouvernement français et les gouvernements syrien et libanais.

O

Les combats qui se sont déroulés en Syrie ont également ému les Etats-Unis et l'Union Soviétique.

Il fut révélé ultérieurement que le président Truman s'était tenu en contact quotidien avec Londres à ce sujet et avait approuvé la décision britannique d'intervenir pour arrêter l'effusion de sang.

Dans une note adressée au gouvernement français, le sous-secrétaire d'Etat américain aux Affaires Etrangères dit que « l'impression créée aux Etats-Unis et partout ailleurs est que les représentants français ont employé la menace de la force pour obtenir de la Syrie et du Liban des concessions politiques et militaires ».

La presse américaine critiqua sévèrement l'attitude française : « La France ne peut pas se permettre de tenter de recouvrer son prestige, écrivait le « New York Times », par une victoire sur de petits Etats, dépourvus de moyens de défense, tels que la Syrie et le Liban... Si les Français s'aliènent la sympathie des Etats-Unis pour faire pression sur deux petites nations, ce sera le triomphe coûteux d'un prestige coûteux au détriment de l'intérêt national et de la grandeur morale. »

Le gouvernement soviétique lança également un appel aux grandes puissances afin de prendre des mesures urgentes pour régler d'une manière pacifique le conflit armé ayant éclaté en Syrie et au Liban. L'appel soviétique déclare que les événements en Syrie et au Liban sont contraires à l'esprit de la décision prise à Dumbarton Oaks et aux buts de la Conférence de San-Francisco.

O

Les pays faisant partie de l'Union Arabe purent, enfin, émettre publiquement leurs protestations collectives contre les événements de Syrie, à l'occasion de la réunion du Conseil de l'Union.

Dans un message adressé aux membres du Conseil, S.M. le Roi Farouk souligna la gravité de la tâche qui leur est confiée et l'importance de la mission qui incombe à la Ligue des Etats Arabes. « Les villes de la chère Syrie ont, au cours des derniers événements, reçu des blessures douloureuses qui M'ont affligé et ont affligé Mon peuple... Travaillons donc pour l'indépendance complète de la Syrie et du Liban et pour leur pleine souveraineté... »

S.E. Mahmoud Fahmy El Nokrachy pacha, président du Conseil égyptien, proclama dans le discours d'inauguration de la session du Conseil, que les nations arabes réprouvent l'emploi de la force contre la Syrie et le Liban par le gouvernement provisoire de la France, comme elles réprouvent le dédain par la France des principes sur lesquels les représentants des Nations Unies à San-Francisco entendent fonder le système de la sécurité et de la paix internationales.

Des discours énergiques furent prononcés par les délégués des autres pays arabes, et notamment par les représentants de l'Irak et de l'Arabie Séoudite.

O

Avec l'ampleur prise par la crise, les perspectives de règlement deviennent difficiles.

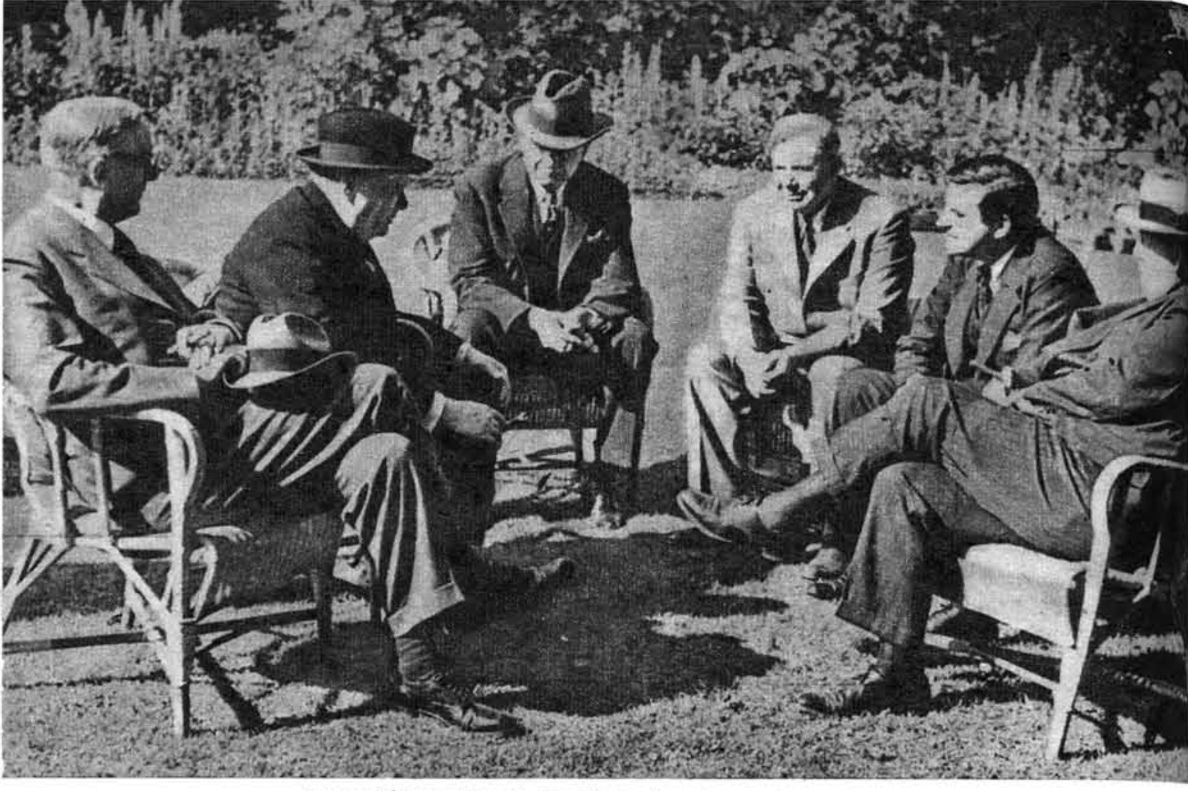
M. Churchill avait suggéré des conversations tripartites à tenir à Londres lorsque l'ordre aura été rétabli. La suggestion consistait à discuter le problème du Levant au moyen d'une conférence qui réunirait les délégués de la France, de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. Une fois que les entretiens auraient atteint un degré suffisamment avancé, les délégués syriens et libanais seraient invités à y prendre part.

Mais le gouvernement français a décidé de proposer que « le problème oriental dans son ensemble » soit soumis à une conférence des cinq grandes puissances. Ce qui se produit ou pourrait se produire dans les autres pays arabes intéresse la France, avait dit le général de Gaulle. De plus, les Etats-Unis et l'U.R.S.S. se préoccupent de ce qui se passe dans le Proche-Orient.

Une telle conférence, comme l'a d'ailleurs observé M. Churchill, causerait beaucoup de retard et nécessiterait un examen approfondi de bien de problèmes.

Dans ces conditions, on peut se demander s'il est de l'intérêt de la France de prolonger la situation dans laquelle elle se trouve en ce moment. Ne vaudrait-il pas mieux se limiter à cette réunion tripartite qui lui donnerait l'occasion de sauvegarder son patrimoine spirituel en Orient, au lieu d'étendre les débats et de les prolonger, ce qui ne pourrait que lui aliéner les sympathies qu'elle possède dans les Etats du Levant ?

La France aurait tout intérêt à asseoir ses relations avec les Etats du Levant sur une base tout à fait nouvelle : celle de l'amitié et de la compréhension mutuelles. Quant aux intérêts stratégiques et économiques qu'elle invoque, ils constituent des manifestations d'une époque révolue et d'un impérialisme inconciliable avec les tendances de la France de 1945.



DES SÉNATEURS AMÉRICAINS A LONDRES

Des membres du Sénat américain ont récemment rendu visite au Premier britannique au 10 Downing Street. Les voici en conversation amicale dans le jardin de la résidence présidentielle. De gauche à droite : le sénateur Albert Hawk, M. Winston Churchill, Premier anglais, le sénateur Hurton Wheeler, le sénateur Ernest Macfarland, M. Winant, ambassadeur des Etats-Unis en Grande-Bretagne, et le sénateur Homar Capshart.



POLICE ALLEMANDE

Le gouvernement militaire allié a assuré l'ordre dans les villes allemandes par l'enrôlement d'anciens membres de la police germanique entraînés selon les méthodes britanniques. Voici un agent allemand examinant les papiers d'un conducteur de voiture.



« LORD HAW-HAW » ARRÊTÉ

Le traitre anglais John Amery, qui fut speaker à la radio allemande, a été arrêté. Sa femme, une Française, que l'on voit à ses côtés, n'est pas en état d'arrestation, mais a préféré demeurer avec lui.



CAPTURÉ EN AUTRICHE

Le feld-maréchal Ferdinand Schorner (au centre) a été capturé par le 42e régiment d'infanterie américain. Le voici conduit au quartier général allié de l'endroit.

NOTRE COUVERTURE

MANIFESTATIONS A BEYROUTH

Les événements de Syrie n'ont pas manqué de soulever l'indignation de la population du Liban voisin. A Beyrouth, des manifestations ont eu lieu témoignant de la solidarité des Libanais pour leurs frères syriens cruellement éprouvés. El Sayed Abdel Hamid Kéramé, Premier Ministre (dans le médaillon), a harangué une foule nombreuse avant son départ pour Le Caire où il prend part aux séances de la Ligue Arabe convoquée d'urgence.

(*Voir pages 8 et 9*)

CES TRAVAILLISTES

PRENDRONT-ILS LE POUVOIR?

Le parti travailliste affronte les élections avec des hommes qui ont fait leurs preuves dans les combats pénibles et acharnés de la vie syndicale et politique depuis de longues années.



CLEMENT ATTLEE


HERBERT MORRISON


ERNEST BEVIN


Sir STAFFORD CRIPPS

Le parti travailliste est une machine politique particulière à l'Angleterre. Il fonctionne suivant un système spécial qui explique comment certains de ses chefs sont en conflit avec les autres, tout en appartenant au même parti.

C'est une combinaison de la Confédération des Syndicats britanniques, au sein de laquelle les différents syndicats sont eux-mêmes groupes suivant des modalités diverses — et des associations socialistes anglaises.

C'est pourquoi certains des membres du Comité Exécutif se réclament de leur carrière syndicale ; d'autres, au contraire, sont entrés dans la vie politique sans être rattachés directement aux syndicats. Tous ont pourtant fait montre, au cours de ces dernières années, d'un ensemble et d'une cohésion qui ont permis d'établir un programme commun.

Le premier Travailliste dont il faille parler est Clement Attlee.

CLEMENT ATTLEE

Chef du parti travailliste, il a été appelé « le ministre oublié. » Il était pourtant le premier ministre en second pendant toute la durée de la guerre et son activité a été une des plus efficaces. C'est lui qui, il y a quatre ans, plaçait tout le peuple et tous les biens à la disposition de la nation.

Aux réunions officielles, tirant sur sa pipe, il parle peu, et rien que pour donner des précisions.

Né en 1883, il appartient à une famille petite-bourgeoise aisée.

Ayant reçu son éducation à Oxford, il commença sa carrière politique comme Tory. Mais, étudiant acharné, il vint au socialisme, et c'est en se basant sur ses principes qu'il enseigna à Oxford, à la nouvelle école d'économie politique.

Durant la guerre, il servit à Gallipoli, en Mésopotamie et en France. En 1919, en raison de son comportement militaire, il fut élu chairman de l'Association des Maires Travaillistes de Londres. Effacé et peu connu, il part aux Indes en 1927, et ce n'est que son absence qui fit sentir combien il était nécessaire.

En 1931, il préférait demeurer hors du cabinet Macdonald et lutter contre le courant. Ce n'est qu'en 1935 que sa popularité rejaillit : quand le parti travailliste dut choisir un chef entre Herbert Morrison et Arthur Greenwood, il leur préféra Attlee, dont il ne craignait pas l'ambition.

Attlee n'est ni bigot, ni doctrinaire, ni partisan. Il est simplement objectif. C'est l'homme, le coordonnateur-né, que les Conservateurs ont admis le plus aisément, malgré ses opinions socialistes, parce qu'ils respectaient sa probité.

HERBERT MORRISON

Le major Attlee est secondé par Herbert Morrison, secrétaire du parti et chef des Travaillistes de Londres.

Herbert Morrison, dont le talent d'organisateur lui a valu une large place dans les ministères de l'Approvisionnement, de la Sécurité et de l'Intérieur, est devenu politicien, dit-on, parce qu'un phrénologiste, examinant la forme de son crâne, lui demanda quelles étaient ses lectures préférées. Herbert, qui avait une passion — qui ne s'est pas éteinte — pour les romans policiers, lui montra un livre qu'il venait d'acheter : « C'est mauvais pour toi, et tu perds ton temps, lui dit-il. Un garçon avec une tête aussi bien faite que la tienne devrait étudier des sujets politiques, historiques et scientifiques. »

Septième fils d'un policeman de Londres, ayant connu une stricte discipline et reçu peu d'instruction, Herbert consacra les pauvres loisirs que lui laissait son emploi comme chef de rayon dans une épicerie pour étudier les théories sociales.

Plus tard, téléphoniste d'une fabrique de bière, il continuait à fréquenter les jardins publics où les orateurs improvisés faisaient des harangues sur des caisses de savon vides. Il s'intéressa au syndicat de sa profession et se mit à écrire des articles politiques. Il fut par la suite engagé par un journal travailliste, le « Daily Citizen », où il continuait à fournir des articles assez régulièrement. C'est là, dit-il, qu'il apprit à prendre des décisions rapidement.

Quand le journal fit faillite, il accepta de devenir secrétaire du parti travailliste de Londres, le « London Labour Party », au salaire de £1 par semaine. Mais son énergie infatigable fit le succès du parti qui est aujourd'hui une des organisations les plus importantes du Labour Party.

En 1920, le conseil municipal de South Hackney, un des quartiers pauvres de Londres, le choisit comme maire. Il parvint au Parlement en 1923, mais n'y demeura qu'un an. En 1928, grâce à ses qualités d'orateur et d'homme d'action, il figura au ministère de Ramsay Macdonald, comme ministre des Transports.

Le succès de son parti, le « London Labour Party », s'est manifesté par sa victoire aux élections municipales de Londres en 1934 où il devint maire.

Il a été le critique le plus acharné de la politique de Munich, et il n'a jamais manqué de témoigner sa haine au fascisme.

Ses phrases célèbres, comme le fameux « Go to it », quand il voulait accélérer le rythme de la production anglaise, l'ont rendu très populaire en Angleterre. Extrêmement rapide et consciencieux, sa qualité maîtresse découle d'une certaine timidité qu'il cache soigneusement. C'est, en effet, parce qu'il est timide qu'il n'entreprend jamais une tâche sans s'assurer qu'il en connaît tous les détails, et cet acharnement l'a rendu redoutable pour des adversaires moins armés.

ERNEST BEVIN

Le troisième personnage de l'Exécutif travailliste est Ernest Bevin, le ministre qui mobilisa tout le peuple britannique pour la guerre.

Ernest Bevin, comme tout grand homme, a commis des erreurs. Il peut être brutal envers ceux qui ne sont pas de son avis ; son sens de la loyauté peut obnubiler parfois son sens de jugement (lorsqu'il défendit la politique de Churchill en Grèce, par exemple), mais il est foncièrement fidèle à la classe ouvrière. La réaction ne pourra jamais acheter Bevin par des flatteries ou des promesses.

Bevin, encore enfant, perdit son père. Il commença, à l'âge de neuf ans, à travailler dans une ferme, pour devenir en 1940, à 59 ans, un des leaders qui guidèrent le peuple britannique dans les heures sombres de son existence.

Le fermier qui lui donna son premier travail était presque aveugle et, chaque soir, le jeune Bevin, qui avait appris à lire à l'école du village, faisait la lecture des journaux au vieillard. C'est ainsi qu'il commença à s'intéresser au monde. Sa seconde tâche consistait à conduire une voiture d'eau minérale dans les rues de Bristol. Par la suite, il travailla pendant un certain temps dans les cuisines d'un restaurant.

Il commença à faire des discours dans des meetings travaillistes tenus aux coins des rues. Il n'hésitait pas à se rendre dans les villages les plus éloignés, ayant parfois à quêter le prix de son billet de chemin de fer et d'une tasse de thé. Ce fut à Bristol qu'il rencontra sa femme qui, depuis lors, l'a secondé dans son travail en faveur du mouvement ouvrier.

Il lutta ensuite avec les dockers pour organiser le syndicat des ouvriers du transport, et lorsque le conflit actuel éclata, il mobilisa le peuple britannique jusqu'à la dernière limite de ses ressources.

Si vous parlez avec Bevin, il vous avouera avec franchise qu'il ne s'attendait pas à survivre politiquement après la fin de la période dangereuse. Il pensait que la haine profonde du peuple britannique envers toute forme de régimentation aurait créé tellement de ressentiment que, dans sa colère, il se tournerait vers l'homme responsable de cet état de choses. Bevin se trompait. Les Anglais détestent l'enrégimentation, mais ils détestent davantage le fascisme.

Le plus grand succès de Bevin fut d'avoir su conserver, malgré ses multiples règlementations, la « démocratie dans l'industrie ». Il ne commit jamais l'erreur de prendre de nouvelles mesures sans avoir consulté en même temps les syndicats ouvriers et les patrons.

Il maintint toujours le principe des négociations communes. Il abolit, pour la durée de la guerre, le droit de grève, mais accorda de grandes concessions dans la procédure d'arbitrage.

Dans le domaine de l'après-guerre, Bevin a fait plus que d'écrire des « Livres Blancs ». Ses récentes lois ouvrières ont rendu possible une nouvelle vie à des milliers de travailleurs industriels. Les dockers, qu'il avait vu lutter comme des sauvages pour un emploi, ont eu enfin un plan de travail qui ne les met pas à la merci du patron. Il obtint de nouvelles conditions pour les infirmières et pour les mineurs. Les soldats démobilisés auront le droit d'être réinstallés dans leur ancien emploi avec une rémunération adéquate et non l'aumône de l'allocation de chômage. Il y aura une garantie d'impartialité pour tous au lieu du favoritisme du passé.

Sir STAFFORD CRIPPS

Sir Stafford Cripps, l'aristocrate du Labour Party, est un indépendant.

Bien qu'il ne soit pas doué d'un talent exceptionnel d'orateur et qu'il déteste la publicité, il jouit d'une popularité due à sa réputation d'honnête homme. Durant toute sa vie politique, il s'éleva courageusement

(Lire la suite à la page suivante)

contre les grandes inégalités de revenus et de chances de succès que les Conservateurs considèrent comme normales. Il a constamment réclamé une coopération plus étroite avec l'U.R.S.S., la liberté pour l'Inde, l'aide réelle à la Chine, le boycottage du Japon et la lutte inflexible contre le fascisme.

Il a eu plus d'une fois maille à partir avec son propre parti, le Labour Party. Ses chefs lui ayant demandé d'être loyal, il répondit qu'« il était bien loyal à ses principes, mais non à une machine de parti ». Il fut donc expulsé du Labour.

Aristocrate et fils de Lord Parmoor, il a hérité de son père, qui de Conservateur était devenu Travailliste, les sentiments religieux. Et c'est à cause d'eux, partiellement tout au moins, qu'il résume ainsi sa philosophie économique : « La vie humaine et non la propriété doit être le premier but d'une législation sage ».

Sa carrière aurait dû le mettre dans le rang des Conservateurs. Il est le plus grand avocat spécialiste en Angleterre de la loi sur les corporations et les droits d'invention et patentes, et son cabinet lui rapporte plus de 50.000 livres par an.

Il a commencé sa vie comme savant, après avoir gagné une Bourse de Sciences à Oxford, et, élève du savant chimiste Sir William Ramsay, il a appliqué ses connaissances dans la gestion d'une fabrique d'explosifs durant la dernière guerre.

Il abandonna la science pour le barreau et devint conseiller du roi à l'âge de 38 ans. En 1940, à l'âge de 41 ans, il fut nommé procureur général du gouvernement travailliste.

Sa réflexion sur les hommes d'affaires qui viennent lui demander conseil est la suivante : « Ils me payent des sommes fantastiques pour les tirer de leurs difficultés, mais je n'éprouve aucune hésitation à dire que la classe ouvrière de ce pays est plus capable de gouverner qu'ils ne le sont eux-mêmes. »

Il a quitté Londres en 1939, au mois de novembre, pour faire le tour du monde, et, au cours de son voyage, il rencontra Chiang-Kaï-Chek, Molotov, Arita à Tokio et Roosevelt.

Ses opinions politiques ont varié. En 1936, il se battait pour établir un Front Uni des Travaillistes, des Libéraux et des Communistes contre le fascisme. Il fut exclu du parti travailliste en 1939 pour cette raison même.

En mai 1940, il partit comme envoyé extraordinaire de Churchill à Moscou, et rencontra Staline. Peu après l'agression allemande contre l'U.R.S.S., il signa le pacte d'assistance mutuelle entre la Grande-Bretagne et l'U.R.S.S.

HAROLD LASKI

Une des personnalités travaillistes dont on parle le moins est pourtant celle dont la pensée constitue, dit-on, le fil directeur du parti tout entier.

Harold Laski — il s'agit de lui — a écrit plus de vingt livres traitant des problèmes politiques, dont « le problème de la souveraineté », l'« Autorité dans l'Etat moderne », « Croyance, raison et civilisation », et dernièrement des « Réflexions sur la révolution de notre temps », où il expose la ligne politique nouvelle qu'il conçoit, et qui, en fait, est celle de son parti.

C'est là qu'il exprime la thèse que le monde est « en pleine période de changement révolutionnaire qui se présente comme le plus profond de l'histoire *moderne* ». Et, discutant les possibilités d'une révolution sociale en Angleterre, il évalue celles d'une révolution pacifiquement consentie ou, au contraire, violente. Il craint plutôt la violence des classes dirigeantes du Royaume-Uni ou des Etats-Unis, que celle des classes travailleuses.

Il est venu au socialisme après avoir reçu une éducation aristocratique à Oxford où il fit sa « première expérience de l'intensité de la division de classe en Angleterre ».

Il commença sa carrière en écrivant dans l'organe travailliste le « Daily Herald » et fut réformé à la première guerre. Durant cette guerre, son action s'est manifestée dans le sens surtout de la lutte pour la suppression de l'économie capitaliste, à la suite des restrictions imposées à l'industrie.

Dans le domaine de la politique intérieure, les points essentiels de sa thèse furent repris par le programme de combat du parti travailliste.

Si un gouvernement à majorité travailliste se forme, il est fort possible que Harold Laski gagne un des portefeuilles les plus importants, et qu'il occupe une place distinguée sur la scène politique.

QUELLE SERA LEUR POLITIQUE?

Quelle sera la politique du Labour Party en Angleterre, s'il emporte la majorité aux élections ? C'est la question à laquelle l'auteur de cet article, une éminente personnalité britannique du Caire, aux opinions travaillistes, essaie de répondre.

En juillet, la Grande-Bretagne se dirigera vers les urnes pour élire ses représentants aux premières élections générales depuis dix ans. En 1935, le Gouvernement National, présidé par Ramsay Macdonald, se servit du jubilé de George V pour faire un appel à la nation en sa faveur ; mais bien qu'il retournât aux fauteuils ministériels, ses éléments libéraux et travaillistes étaient considérablement réduits. Une analyse des votes donnés aux différents partis montra que, tandis que dix millions de votes avaient été accordés aux Conservateurs, huit millions avaient été obtenus par le parti travailliste.

Cette fois-ci, il n'est plus question d'un gouvernement de coalition faisant appel au pays. Les élections seront faites par les partis d'une manière indépendante. 600 candidats conservateurs, 500 Travaillistes, 300 Libéraux participent à la course, et aujourd'hui le parti travailliste brigue le pouvoir.

Il est possible que le résultat des élections ne consacre une majorité effective ni aux Conservateurs, ni au Labour Party, mais aboutisse à une coalition des Travaillistes et des Libéraux, ou des Conservateurs et des Libéraux. Cela explique le nombre relativement élevé des candidats par rapport à leur force au Parlement, présentés par les Libéraux dans l'arène.

LA POLITIQUE INTÉRIEURE

C'est sur les questions de planification d'après-guerre et de reconstruction que l'on livrera la bataille électorale, et la politique extérieure ne servira point à rallier des votes, à moins qu'une crise internationale importante ne se déclare.

Tous les partis ont exprimé leur haine profonde du fascisme, leur intention de poursuivre la collaboration internationale qui a mené la guerre à bonne fin, et la seule question qui puisse affecter le choix final est celle de savoir si un gouvernement socialiste en Angleterre ne pourrait pas collaborer avec l'U.R.S.S. et les gouvernements de gauche sur le continent européen, plus harmonieusement qu'un gouvernement conservateur. Déjà les flèches commencent à partir, hérissées d'accusations, de dénonciations du « fascisme de gauche » et du « fascisme de droite », mais la question cruciale est plus près du pays lui-même.

La politique du Labour Party est déterminée en grande partie par les syndicats. La puissance maîtresse dans la Confédération des Syndicats est constituée par les quatre grands syndicats des Ouvriers du Bâtiment, des Travailleurs du Transport, des Travailleurs des Mines, et des Ingénieurs. Ce sont les syndicats qui assurent au Labour Party l'argent avec lequel il livrera les élections, et qui fournissent le plus grand nombre de ses candidats. On a dit que l'attitude des syndicats en politique est révolutionnaire en théorie et conservatrice en pratique.

Cela était vrai jusqu'à un certain point, mais aujourd'hui les syndicats, dont le premier souci est naturellement le bien-être de leurs membres, ont compris que ce bien-être ne peut être réalisé que par la planification à l'échelle nationale, et toute l'organisation industrielle de l'Angleterre durant la guerre renforce leur foi en ce point de vue.

Ils ont enterré leurs différends durant la guerre, au nom de la Sécurité Nationale, et ils estiment que rien ne doit retarder l'obtention de cette sécurité sociale qui est le résultat logique de la fin de la guerre en Europe.

Ils ne se souviennent que trop bien des espoirs merveilleux et de l'amère déception qui suivirent la dernière guerre, quand un accès momentané de prospérité succéda à un retrait progressif des concessions faites aux ouvriers, et ils craignent que le même phénomène ne se reproduise sous un gouvernement Tory.

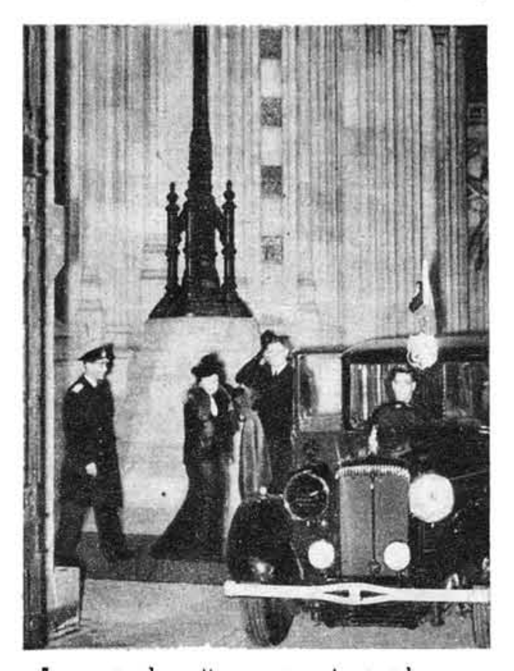
LA SÉCURITÉ SOCIALE

On pourrait dire que cette question de sécurité sociale est l'une de celles qui figurent au programme de chaque parti. Cela est vrai, mais ce n'est que par les actes que l'on pourra s'assurer de la bonne foi qui règne dans chaque camp.

Il y en a eu deux exemples durant la guerre.

Le premier vint en 1942, quand un rapport sur l'Assurance sociale fut soumis par Sir William Beveridge, qui est aujourd'hui un membre libéral du Parlement. Ce rapport suscita plus d'intérêt, surtout parmi les gens en uniforme, qu'aucun document émis durant la guerre. Il défendait un projet complet et compréhensif d'assurance pour tout le monde, contre la maladie, le chômage, la vieillesse. Ces propositions toutefois, bien qu'elles aient provoqué un débat où le gouvernement fut défait, n'eurent pour résultat aucune action définie, et le rapport attend encore son application.

La seconde question est celle des plans d'urbanisme et de construction d'habitations après la guerre. Un rapport fut soumis, tendant à donner le pouvoir à toutes les autorités locales chargées des plans d'urbanisme, d'acheter le terrain nécessaire pour leurs projets en base des évaluations effectuées en 1939, et demandant que toutes les parcelles de terrains fussent soumises à leur contrôle et que chaque augmentation de valeur, déterminée à partir d'une date fixée, soit taxée au taux de 75%. Ce rapport, quand il fut présenté au Parlement sous forme de projet de loi, fut mutilé. L'achat obligatoire fut limité aux régions dévastées seulement, et le terrain pouvant être acquis à n'importe quel prix par les autorités locales fut strictement limité. La taxation des surévaluations de terrains fut rejetée.



Au cours de cette guerre, et pour la première fois dans l'histoire et les traditions britanniques, LL.MM. le Roi et la Reine d'Angleterre n'ont pas fait usage du fameux carrosse doré, mais d'une automobile pour leur visite au Parlement.

Il est donc clair que le parti travailliste a de sérieuses raisons de douter de la politique du parti conservateur après la guerre et de craindre, s'il retourne au pouvoir, une courte période de *boom* dans l'industrie.

PROGRAMME DU PARTI TRAVAILLISTE

C'est pourquoi le Labour Party a présenté un programme d'appropriation publique progressive des industries du combustible et des sources d'énergie, du transport intérieur, du fer et de l'acier, et le contrôle des monopoles.

Les premières mesures tendant à l'appropriation nationale de ces industries ont été prises sous le coup de la guerre.

Le programme du parti travailliste *n'est pas un programme de nationalisation, mais un programme qui a la nationalisation pour but*, et, exception faite des industries mentionnées plus haut, les remèdes qu'il propose peuvent être résumés ainsi : un accroissement du contrôle public sur le champ de la soi-disant « entreprise libre ». Il reconnaît que, pour cela, la condition première est un contrôle des opérations de finance, et il propose, pour cette raison, que la Banque d'Angleterre passe entre les mains de l'Etat.

Mais le premier souci du Labour est la sécurité sociale. Sir William Beveridge, dans son projet d'assurance sociale, tend à ignorer les conséquences impliquées par l'extension même de ses propositions. Elles ne peuvent être mises en train réellement, sans que l'Etat contrôle le crédit de la nation et sans que la production à plein rendement soit assurée et la capacité de consommation de la nation maintenue à un niveau constant.

Il n'y a rien de nouveau dans les propositions du Labour Party. Celles-ci ont été faites sous une forme ou une autre par les commissions gouvernementales depuis quarante ans. La question intéressante est de savoir « *comment* » elles sont envisagées. Un Conservateur tombera d'accord sur l'assistance gouvernementale sous la forme de subsides, pourvu que l'on n'intervienne pas dans la direction ou la disposition des profits.

Ainsi, l'on conserverait la « liberté » des entreprises. D'un autre côté, le Labour Party estime que dans quelques industries un certain degré de concentration et de centralisation a été atteint, qui rend l'exploitation gouvernementale opportune dans l'intérêt public même.

Dans d'autres cas, comme celui de l'industrie du charbon, l'Etat doit mettre un dernier point à la concentration que l'entreprise privée n'a pu réaliser à elle seule. Le Labour devra convaincre les électeurs que telle est la seule manière de garantir la sécurité sociale que chacun d'eux désire. Les Conservateurs répondront naturellement qu'une telle politique ne peut conduire qu'à la ruine financière et au paupérisme.

LES ATOUTS DES PARTIS

Ainsi se présente le programme. Mais un programme seul ne peut vaincre aux élections. Il doit être appuyé par des personnalités, et le caractère négatif du programme Tory est dans une certaine mesure compensé par la personnalité de M. Churchill. On pourrait même dire que leur programme est M. Churchill. M. Churchill est le chef du parti conservateur, tandis que le major Attlee, chef du parti travailliste, n'est pas la personne faite pour frapper autant l'imagination des électeurs. Toutefois Bevin au ministère du Travail, Cripps dans la production aéronautique, Morrison au ministère de l'Intérieur, ont tous occupé des postes responsables dans le cabinet de guerre, et le fait que les élections seront livrées sur les questions de politique intérieure leur donne un avantage incontestable pour les questions d'organisation et de planification.

Le troisième facteur est la presse. Ici le parti travailliste est dans une situation d'infériorité. Il ne détient qu'un seul journal sous son contrôle, le « Daily Herald », tandis que le « Daily Express », le « Daily Telegraph », etc., sont sous la coupe de deux ou trois grands trusts dont l'influence sera sans aucun doute mise du côté des Conservateurs. Les journaux libéraux, comme le « News Chronicle » et le « Manchester Guardian », prendront une attitude intermédiaire, sans doute, puisqu'il y a peu de points dans le programme travailliste sur lesquels le parti libéral peut montrer son désaccord.

Les élections partielles de l'an dernier ne donnent qu'une faible indication de l'opinion publique.

Un nouveau parti, appelé le Commonwealth, qui partit sur un programme de nationalisation à fond, gagna des sièges des Conservateurs et du parti travailliste, ce qui semblerait indiquer que la tendance des votants soit plutôt contre les Conservateurs que pour les Travaillistes.

En résumé, le parti travailliste se tourne vers le pays avec un programme d'appropriation publique de certaines industries-clé, et pour un contrôle accentué et non diminué des opérations de la haute finance. Il ne part pas pour faire de l'Angleterre un pays socialiste en un jour, mais pour hâter la transition vers un contrôle national, réel et non formel, de l'industrie

L'AFFAIRE PÉTAIN

Le maréchal Pétain attend, dans son « appartement » de Fort-Montrouge, que la justice française statue sur son sort, en attendant le verdict définitif de l'Histoire. « Je m'en rapporte au jugement de l'Histoire », avait-il dit en 1940... Quels sont les principaux chefs d'accusations dirigés contre lui ?



En route pour la France, le maréchal Pétain, âgé de 89 ans, et sa femme arrivent à la frontière suisse. Le procès du maréchal promet d'être sensationnel. L'ex-chef du gouvernement de Vichy semble absorbé par des pensées secrètes.

1. — COMPLOT CONTRE LA RÉPUBLIQUE

C'est au cours du procès de Riom que furent révélés les détails des intrigues du maréchal pour introduire la politique au sein de l'armée, dès la fin de 1936.

Le général Gérodias était, à ce moment, sous-chef de l'état-major de l'armée ; un officier lui remit, « de la part d'une haute personnalité militaire », un rapport sur la guerre d'Espagne et lui demanda de faire circuler ce rapport pour l'information des officiers. Le général Gérodias accepta. Le ministre de la Guerre s'aperçut bientôt que ce rapport servait de base à une propagande extrêmement dangereuse pour le moral de l'armée, car il constituait en réalité un pamphlet politique dont l'objet était de montrer que les officiers franquistes avaient été obligés de se révolter pour assurer leur propre sécurité, celle de leurs familles, et sauver le pays du « bolchevisme » ; c'était l'éloge de la révolte des militaires « patriotes et partisans de l'ordre » contre le Front Populaire, « fourrier de la Révolution ». Mis en circulation sous le timbre de l'état-major, le document prenait la valeur d'un avertissement officiel.

— Vous ne pouvez avoir idée, déclara Daladier à la Cour de Riom, de l'état de panique qu'il provoqua chez les officiers français. Ceux d'entre eux qui se trouvaient dans les camps vivaient dans la crainte de voir leurs baraquements envahis ; ils dormaient avec des revolvers chargés à côté de leur lit, s'attendant, à chaque instant, à être attaqués par leurs propres hommes.

Le document en question fut ensuite publié par un journal d'extrême droite, « l'Echo de Paris », et sa publication produisit la même émotion dans tout le pays.

Le général Gérodias reconnut avec loyauté qu'il avait été victime d'une manœuvre destinée à troubler l'esprit des officiers, et à la question du président Caous sur l'identité de l'officier qui lui avait remis ce rapport, il répondit, en baissant la tête :

— Il m'avait été remis par un officier appartenant, à cette époque, à l'état-major du maréchal Pétain.

Déjà dès l'année précédente, Gustave Hervé avait lancé une véritable campagne dans son journal « La Victoire » en faveur de celui qu'il appelait « l'Homme Providentiel » qui devait « sauver la France » en acceptant de former une « république autoritaire », qui remplacerait la IIIème République... Un pamphlet intitulé « C'est Pétain qu'il nous faut » fut diffusé à travers tout le pays... Cette bruyante propagande dura plus de deux ans...

Certains partisans du maréchal Pétain ont répandu le bruit que, lors de la publication de ces écrits, Pétain avait nié être l'inspirateur de la campagne en sa faveur... Mais si le maréchal, alors un des plus puissants personnages de la France, avait protesté contre l'usage de son nom, et si, ayant protesté, il avait réellement désiré la cessation immédiate de cette campagne, qui admettrait qu'il n'aurait pu l'obtenir sur-le-champ ?...

Une seconde édition de « C'est Pétain qu'il nous faut » fournit une révélation intéressante : l'imprimerie qui édita cette brochure appartenait à « l'Agence Prima » dont le directeur général était Paul Ferdonnet, le fameux « traître de Stuttgart ».

Ce même Paul Ferdonnet, dispensateur des fonds de propagande nazie en France avant la guerre, avait donc subventionné la campagne de propagande faite par Gustave Hervé pour porter Pétain au pouvoir. Est-il concevable que le maréchal Pétain, qui, à cette époque, était vice-président du Conseil Supérieur de la Guerre et qui, par conséquent, avait à sa disposition tout le Deuxième Bureau, n'ait pas connu les liens qui unissaient le traître Ferdonnet au chef de sa publicité ?

Gustave Hervé ne s'en est guère caché... Au lendemain de l'entrée des Allemands à Paris, il déclarait à Grace Gassette qu'il était en rapport avec Hitler depuis dix ans... et que, depuis bien longtemps, il avait été chargé de patronner la propagande Pétain. Il s'empressa de souligner que le Maréchal et le Führer étaient parfaitement d'accord sur l'avenir de la France. Hervé ajouta que, sous peu, le gouvernement adopterait les mesures qu'il avait si longtemps préconisées dans ses articles et dans ses livres. Pour étayer ses assertions, Hervé remit à Grace Gassette une de ses brochures et s'énorgueillit d'avoir servi la conspiration qui amena le maréchal Pétain à son apothéose.

2. — ENTENTE AVEC L'ENNEMI

Il semble bien que l'une des raisons pour lesquelles le maréchal Pétain fut désigné au printemps de 1939 comme ambassadeur à Burgos, auprès du général Franco, soit que le gouvernement n'était pas fâché de l'éloigner de la capitale...

— Lorsque le maréchal est à Paris, je ne dors pas tranquille, avait un jour déclaré Daladier à Maurice Dejean...

Dans cette mission diplomatique, le vieux soldat se comporta en homme de parti : « Je vais, dit-il, expier les péchés du Front Populaire. » Ce mot est rapporté textuellement dans la biographie que lui a consacrée son confident, le général Laure.

De plus, en dépit de la guerre entre l'Allemagne et la France, il gardait le contact avec von Stohrer, ambassadeur de Hitler auprès de Franco. Cette attitude aurait valu à tout autre chef de mission le rappel immédiat et une sanction sévère. Mais Daladier n'osa pas toucher à Pétain.

La persistance des relations entre Pétain et Stohrer est établie par des témoignages recueillis auprès du personnel de l'ambassade de France à Madrid. Lorsque le maréchal rencontrait dans les cérémonies officielles l'ambassadeur d'Allemagne, il ne lui adressait pas la parole, mais lui serrait cordialement la main.

Anatole de Monzie, ministre des Travaux Publics pendant la guerre actuelle, a publié ses Mémoires en 1941, sous le titre de Les Ci-devant »... A la date du 30 mars 1940, il raconte cette visite du maréchal avec son confident Chatain... Puis, terminant sa relation de l'entretien :

« Le maréchal se lève et me dit :

« — **Ils** auront besoin de moi dans la seconde quinzaine de mai ! »

Le 15 mai, les graves erreurs déjà commises par l'état-major français servent de prétexte à Mme des Portes et à Paul Baudouin pour suggérer à Paul Reynaud un changement dans le commandement. Le nom de Pétain est mis en avant. « Avec Pétain, lui dit-on, votre responsabilité personnelle est écartée. » Et pour compléter l'équipe, on avance le nom de Weygand. Reynaud est assailli jusqu'à ce qu'il se résigne : le 18 mai, Pétain est nommé vice-président du Conseil, et Weygand, généralissime, remplace Gamelin. La prophétie faite à Monzie le 30 mars se réalise avec une précision étonnante !

Comment Pétain avait-il su que la France serait attaquée en mai et que la situation deviendrait aussitôt critique, alors que l'on était en plein « sitzkrieg » ? En mars 1940, il n'y avait rien à signaler sur l'ensemble du front. C'est encore la « drôle de guerre ». Le front est intact sur la Meuse. Personne ne supposait que, le jour où l'on aurait à se battre, la France ne serait pas en état de résister victorieusement. Le général Weygand, dans un discours, le maréchal Pétain, dans un rapport, n'avaient-ils pas affirmé que l'armée française était « archi-prête » ?

D'où était venue au maréchal cette certitude, le 30 mars 1940 ? Se serait-il instruit à Madrid ?

3. — COMPLOT CONTRE LA FRANCE

Voici un trait de l'état d'esprit dans lequel se trouvait Pétain lorsqu'il imposa l'armistice à son pays. Il suffit de citer le rapport que fit M. Robert Henry concernant la capitulation de Pétain en juin 1940. L'histoire de ce témoin oculaire parut le 16 août 1940, dans le « Daily Sketch » de Londres :

« La scène prend place à Bordeaux, le dimanche 16 juin 1940, une heure après la démission forcée de M. Paul Reynaud.

« Le maréchal vient de recevoir par le canal de l'ambassadeur britannique, Sir Ronald Campbell, l'offre de M. Churchill de conclure « un acte solennel d'union avec la France » qui accorderait à tout Français la citoyenneté britannique et à tout Anglais la citoyenneté française.

« Le maréchal, document en main, marchait de long en large dans la pièce, parlant à deux ou trois de ses collègues du gouvernement. Peu après, il se tourna et dit brusquement : « Je n'accepterai pas cette offre de Churchill après avoir été traité par la Grande-Bretagne comme je le fus en 1918. »

« Il y eut un silence. Quelqu'un lui demanda de s'expliquer. Pétain affermit sa voix et déclara : « Vous vous rappelez que, jusqu'à ce moment-là, j'avais été commandant en chef des armées du nord et du nord-est. C'est alors que vint l'instant critique de l'offensive allemande, le 21 mars, lorsque la trouée sur Paris fut faite. M. Lloyd George et M. Clemenceau décidèrent de nommer un généralissime. Foch l'emporta sur moi — grâce surtout à la pression britannique. Je ne l'ai pas oublié. »

Lorsqu'en novembre 1942, malgré la soudaine occupation totale de la France, Pétain ordonna à la flotte de ne pas se rendre aux appels qui lui venaient d'Afrique du Nord, il prouva qu'il n'avait pas encore oublié.

Le 17 juin à midi 30, rompant avec la tradition et les lois de la guerre qui exigent que la cessation des hostilités soit discutée dans le plus grand secret afin de ne pas détruire la volonté de combattre, Pétain parla à la France par la radio : « C'est le cœur serré que je vous dis qu'il faut cesser le combat... »

Ce premier acte de Pétain a, pour la France, la plus grave des conséquences. Beaucoup sont sous l'impression légitime que le combat a cessé. C'est ainsi que les Allemands capturent plus d'un million et demi d'hommes. Pétain et ses complices parent ainsi à l'éventualité d'une révolte populaire devant la capitulation. L'armée française, c'est le peuple en armes. N'est-ce pas lui qui, en 1936, a occupé les usines ? La discipline allemande le dressera.

L'absence de vision est la principale caractéristique des hommes de Vichy. Incapables d'abattre la République en temps de paix, ils se sont, par la guerre et par la défaite, assuré le concours des légions nazies. Leur cynisme éclate dès qu'ils ont complètement désarmé la France dont ils connaissent les foudroyantes réactions. C'est seulement alors que, dans une sécurité qu'ils croient complète, ils se démasquent.

Après avoir préparé la victoire allemande, les hommes de Vichy clament, pour briser tout esprit de résistance, que cette victoire est définitive et qu'il faut se soumettre de bonne grâce. Ils se refusent à envisager la résistance de l'Angleterre, moins encore l'intervention de l'Amérique...

Le grand état-major français, pour faire oublier son incurie, prophétisa la défaite de l'Angleterre. Certains travaillèrent même à y contribuer.

4. — COLLABORATION AVEC L'ALLEMAGNE

Pétain, dont le régime est né de la victoire allemande, ne pouvait espérer prolonger son règne que si cette victoire n'était pas remise en cause. C'est pourquoi il adopta la politique de la collaboration avec l'Allemagne, c'est-à-dire la collaboration avec l'ennemi, puisque, selon la loi, l'armistice n'est pas la paix.

Le 26 octobre 1940, Radio-Berlin déclarait : « Aujourd'hui, la France s'est décidée pour une collaboration avec l'Allemagne. Le maréchal Pétain a reconnu la possibilité d'une entente. Il est décidé à la réaliser. La base de la collaboration franco-allemande est établie : elle doit garantir la paix pour longtemps... »

Cette « base », on la connaît...

Les premières paroles du maréchal furent : « Je hais les mensonges ! » Et il mentit d'une manière si flagrante que personne ne put l'ignorer... Le grand patriote français s'en fut serrer la main de Hitler à Montoire ! Dans l'honneur ! Et le bon vieillard illustré par l'image d'Epinal devint un bourreau... Il ordonna aux Français de se battre contre les Français, contre les Anglais, contre les Américains (Syrie, Afrique du Nord, Madagascar, etc...). Mais il condamna à mort ceux qui se battaient contre les Allemands.

Il offrit tout son peuple à Hitler, comme un marchand d'esclaves, mais il garda son trône...

Car Pétain est complice de Hitler... Il a tout accepté d'avance...

Mais pour Hitler, le maréchal était un gauleiter...

Hitler savait que pour tromper les Français dont l'esprit critique est toujours en éveil, il fallait des précautions particulières... C'est pourquoi, dès 1935, il a accepté de subventionner la campagne Pétain. Là où un « gauleiter » allemand eût sûrement échoué, Pétain avait des chances de réussir...

Sans Pétain, la France n'aurait pu être vaincue militairement, parce que, sans Pétain, le fatal armistice n'aurait pu être signé.

Sans Pétain, la France n'aurait pu être victime, même temporairement, de la tragique mystification de Vichy.

Sans Pétain, le monde n'aurait pu croire que la France n'était plus la France et que Vichy existait réellement.

C'est Pétain qui a travesti le vrai visage de la France, alors qu'elle le cachait seulement pour pleurer...

●

Voilà, à peu près, ce que les Français reprochent au maréchal Pétain... Mais ce n'est là qu'un seul son de cloche... Nous ne tarderons pas à en connaître l'autre puisque le maréchal, nous dit-on, a préparé sa défense depuis près de deux ans.

Pourra-t-il se justifier devant les hommes et devant l'Histoire ?...

(Cet article comprend des extraits de : « Français, voici la vérité », par Henri de Kérillis, « De Pétain à Laval » par Léon Marchal, « Le Procès de la République » (2 vol.) par Pierre Cot, et « L'Affaire Pétain » par André Schwob.)

UNE DÉFENSE DE PÉTAIN

L'amiral Leahy ayant refusé de témoigner dans le procès de Pétain, qui s'ouvrira dans quelques jours, le vieux maréchal invoquera probablement, pour sa défense, le fameux « traité secret Churchill-Pétain », comme l'a déjà fait Pierre-Etienne Flandin, il y a quelques mois...

Et voici quelles seraient les clauses de ce traité secret qui pourraient justifier l'attitude et la politique de Pétain :

▶ La Grande-Bretagne rétablira la France dans son intégrité et sa souveraineté, si celle-ci ne fait rien pour aider la victoire de l'Axe et, à priori, si elle contribue à la victoire britannique.

Toute agression anglaise contre les colonies françaises sera repoussée par les armes pour éviter la défense conjointe par l'Axe desdites colonies, ce qui équivaudrait à céder à l'Axe les colonies françaises et leurs bases.

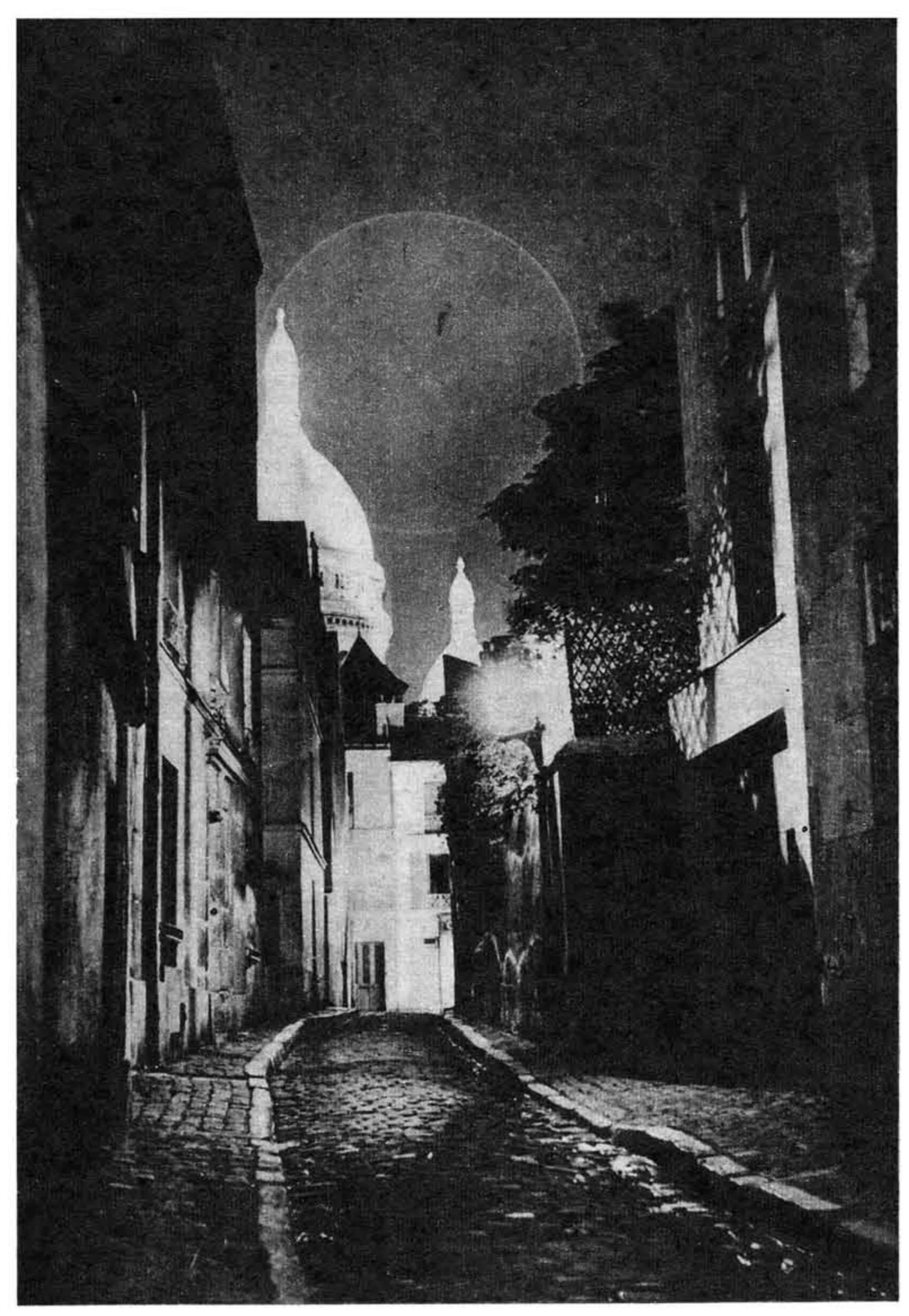
▶ Le gouvernement français s'engage à ne céder à l'Axe ni les ports de Provence, ni les bases de l'Afrique du Nord, du Maroc et de l'Afrique centrale.

Le gouvernement français remettra l'Empire dans la guerre le jour où les Anglais et leurs alliés éventuels auront fait la preuve de leur force et seront à même de débarquer en nombre et d'équiper les troupes françaises, privées de munitions et de matériel lourd de D.C.A., de canons anti-chars et de moyens de locomotion.

▶ Le gouvernement français, conformément aux assurances solennelles qu'il a déjà données à plusieurs reprises au gouvernement britannique, s'engage à saborder les unités de sa flotte plutôt que de les laisser tomber aux mains de l'Axe. Des ordres annulant tous les ordres antérieurs ont été donnés à tous les commandants, dans ce sens...



Cependant le gouvernement britannique a formellement démenti l'existence d'un pareil traité entre Churchill et Pétain...



Toute une poésie se dégage du vieux Montmartre dont on voit ici une ruelle montante conduisant au Sacré-Cœur. Si la capitale souffre encore, elle respire l'air de la liberté.

Billet de Paris

L'ESPRIT DE MONTMARTRE

par GÉRARD BAUER

L'esprit souffle où il veut, mais il a malgré tout ses préférences, et le plus souvent il faut monter pour le rejoindre — qu'il s'agisse de prier ou de rire. Ainsi Montmartre demeure-t-il la colline inspirée de la capitale depuis que des boulevards se sont élevés au pied de ses moulins. C'est là qu'hier les Parisiens devaient découvrir les successeurs du « Chat Noir », c'est encore là aujourd'hui qu'il faut chercher la chanson de notre actualité. Comme pour la plupart des spectacles d'amateurs, on doit retenir sa place à l'avance, car tout est comble et ces « boîtes » sont bondées. Elles l'étaient déjà sous l'occupation, quand les chansonniers n'avaient pas grand'chose à dire ou qu'ils ne pouvaient pas chanter ce qu'ils avaient le plus envie de dire.

Il y en eut quelques-uns dont la verve s'accommoda de l'ordre nouveau et porta quelques traits de plus à ses victimes. Ce ne fut que le petit nombre par bonheur, car on s'étonnait avant la guerre qu'il y eût tant de chansonniers pour railler la liberté dont ils profitaient et pour trouver que tout était au mieux dans le monde, hormis ce qui se passait en France. L'un de ces railleurs amoncela durant des lustres ses pâteuses aigreurs et ses injures contre la République dont il était fonctionnaire (ce qui prouve qu'elle n'était pas si mauvaise fille que cela). Il avait un public : celui qui se trouva prêt, hélas ! à tout accepter d'une défaite. On ne sait pas quelle peut être en mal, comme en bien, l'influence d'une chanson, mais à vrai dire on le sait bien et les révolutions ont souvent commencé par des couplets !

A présent, vilains ou indignes se sont tus. Il reste les meilleurs qui se sont imposé silence quand la liberté était impossible, ou qui, rusant avec la lourde censure, glissèrent dans leurs refrains des naïvetés qui n'étaient pas toutes innocentes. Mais est-ce l'habitude qu'ils prirent alors de ne pas faire à l'occupant nulle offense, même légère ? Leurs dernières chansons ne semblent pas tenir compte d'une délivrance. Tant de pesante cruauté, d'absurde vantardise n'a pas encore trouvé dans Montmartre libre la réplique vengeresse. Point de chansons sentimentales non plus. La romance a déserté les tréteaux des chansonniers pour s'installer au music-hall, dans les dancings et à la radio. Paul Delmet n'a pas de descendance en 1945 et l'amour ne s'avoue plus qu'en « argentin » : Amor, amor ! Point même de parodie amoureuse. La poétique allusive et charmante de Maurice Donnay lors de ses débuts « chat-noiresques », elle aussi, n'est plus qu'un souvenir : « Je m'appelle Glycère, Glycère mais n'appuyez pas... » chantait doucement dans « Phryné » celui qui serait bientôt l'auteur de « Amants ». On regrette que Montmartre n'ait pas su au moins composer une ballade pour célébrer sa mémoire. Mais si le cœur ne se porte plus sur la Butte, les ministres, tout comme autrefois, ont recommencé d'y passer un mauvais quart d'heure. Ce sont naturellement le ministre des Finances, Pléven, et celui du ravitaillement, Ramadier, qui tiennent la vedette dans ce massacre. La bourse et l'estomac. Le public est charmé qu'on appelle Ramadier : Ramadiette, et que Pléven, Breton bretonnant, accompagne ses comptes au biniou. Ce n'est pas encore féroce. Tant mieux. Le véritable esprit est d'ailleurs léger, et l'ironie peut être douce. Glissez mais n'appuyez pas...

(*Exclusivité « Images »*)

LUTTONS CONTRE LA CHALEUR

Aux États-Unis, le problème de la température torride n'est pas résolu rien que par le conditionnement d'air. En suivant les conseils suivants du chef des services sanitaires de l'armée américaine en Égypte, vous pourrez augmenter considérablement votre potentiel d'énergie en été.

L'été, avec ses grandes chaleurs, suscite chez tout le monde le même sentiment de lassitude, de désespoir résigné, qui empêche d'entreprendre des travaux, de réaliser des projets.

Les moyens simplistes que nous connaissons pour lutter contre la canicule sont parfaitement inefficaces. On sait, par exemple, que fermer les fenêtres aux heures chaudes, loin de conserver l'atmosphère plus fraîche — la température n'en est rabaissée que de quelques dixièmes de degré — donne mal à la tête, parce que dans ces conditions l'air des pièces est vite vicié.

Le chef des services sanitaires de l'armée américaine nous a donné des indications fort intéressantes sur les moyens de lutter contre la chaleur.

●

Le danger de la grande chaleur est réel. Dans un pays où elle ne sévit pas longtemps, ni très intensément, comme en Egypte, elle cause rarement des accidents tels que l'insolation mortelle. Mais l'état médical appelé « l'épuisement dû à la chaleur » s'y rencontre fréquemment, ainsi que des crampes. On se sent faible, vague, stupéfait, on devient souvent pâle, on transpire abondamment. Le pouls et la respiration suivent un rythme accéléré. On a mal à la tête, on manque d'appétit, et l'énergie musculaire est diminuée. Au stade plus aigu, on ressent des spasmes de certains groupes musculaires ou de l'abdomen.

Deux mesures générales concernent le vêtement et le repos. *Vous devrez porter des vêtements légers, amples, et surtout clairs.* Les couleurs sombres attirent la chaleur et la concentrent, tandis que les couleurs claires la reflètent. Les chaussures seront larges. Le casque colonial, qui laisse un matelas d'air entre le crâne et la paroi de liège, est un couvre-chef précieux.

Il faut également se reposer durant les heures chaudes, et autant que possible faire une sieste à midi.

Le règlement de l'armée américaine prévoit que les troupes en marche dans un climat tropical se reposent dix minutes à un quart d'heure toutes les heures, et autant que possible à l'ombre. Si l'on ne prenait cette précaution dans les climats très chauds d'Afrique Occidentale, les hommes tomberaient vite d'épuisement.



Il faudrait travailler aux heures fraîches de la nuit et se reposer durant le jour.

La solution idéale — que les intellectuels peuvent appliquer à leur gré et qui est suivie, dit-on, en Union Soviétique par nombre de personnes — est de dormir une partie du jour et de travailler aux heures fraîches de la nuit et du petit matin. Par ce procédé, on élimine complètement la fatigue due à la chaleur.

Il faut surveiller avec attention le régime alimentaire. *Il est néfaste de faire un repas lourd en pleine chaleur.* Mieux vaut déjeuner très légèrement et compenser ce repas le soir. La composition de ce déjeuner doit être scientifiquement établie. Certaines autorités médicales prétendent — bien que cette opinion soit discutée — que le corps humain a besoin davantage de vitamines en été.

Le corps s'adaptant à la température par la circulation sanguine, qui est plus intense, il ne faut pas le gêner en appelant de grandes quantités de sang dans les organes de la digestion, fatigués par une nourriture trop riche.

En été, on doit donc manger moins qu'en hiver. Les fruits cuits et les légumes riches en sels, ainsi que les salades, occuperont la plus grande place dans les repas. Il n'est pas vrai que la chaleur décalcifie. Mais le lait et les aliments lactés sont la grande source de calcium et de vitamine A — celle de la vue.

C'est peut-être parce que l'habitude de boire du lait frais n'est pas suffisamment répandue en Egypte, que les maladies d'yeux sont si fréquentes.

Enfin, une règle nouvelle a été introduite dans la médecine classique : *il faut boire de l'eau, tant que l'on a soif, fréquemment mais en quantités modérées.* Les besoins d'une personne sédentaire sont d'au moins deux litres et quart par jour : ceux d'un travailleur actif peuvent dépasser treize litres.



Il est mauvais de boire trop de sirop en été... Le sucre augmente les calories.

Cette eau sera salée au millième (1 gramme de sel dans un litre d'eau). Les crampes sont dues à un manque de sel dans l'organisme. La sueur et l'urine éliminant du sel, il faut le remplacer. Le goût particulier des soutiers de navires pour les harengs saurs s'explique par ce *besoin de sel.*

L'armée américaine a préparé des pilules de sel de table dont le poids est calculé pour les gourdes que portent les soldats. Les préposés aux réserves d'eau ont reçu des instructions pour saler l'eau régulièrement. On a reconnu que l'ancien principe qui interdisait aux athlètes de boire avant de participer à un match était une cause de fatigue intense.

Il est aussi inutile de se plaindre de la chaleur à tout moment. Psychologiquement, vous vous entraînez à souffrir, au lieu de réagir.

Il est mauvais de manger trop de choses sucrées et de boire des sirops. Ils donnent à l'organisme des calories inutiles qui le réchauffent.

L'alcool est très difficilement éliminé en temps chaud. Le thé et le café chauds, ou froids, n'ont un effet ni bienfaisant ni nocif en été.

Mais si la chaleur peut être combattue individuellement, il est bon de prendre des mesures collectives. Dans ce but, les maisons dans certains pays sont couvertes de tuiles et de carreaux blancs vernis qui reflètent la chaleur. De même, les murs sont creux et remplis d'un matelas de liège et d'une couche d'air protectrice. L'armée américaine a construit dans cet esprit des tentes et des baraquements en tôle ondulée.

Enfin, aux Indes, on a adopté de temps immémorial un procédé qui pourrait servir en Egypte, où le climat est très sec. On établit un courant d'air entre deux fenêtres contre lesquelles on applique une cloison légère en paille largement tressée, ou même un filet de coton sur lesquels on laisse couler un filet d'eau. L'eau s'évaporant rafraîchit et humidifie l'air qui passe, et l'atmosphère en devient très agréable.

Dans les colonies, de petits esclaves agitaient autrefois de grands éventails de plusieurs mètres carrés destinés à rafraîchir les « sahibs » indolemment couchés sur des divans exotiques. Mais cette exploitation de la main-d'œuvre humaine bien inefficace, répugne à nos conceptions et à notre morale modernes. Nous avons heureusement, des ventilateurs électriques

A. H.

LES CHEFS POLITIQUES DE LA GUERRE

La guerre a été gagnée par les soldats, mais conduite par trois grands hommes politiques. Georges Dumani bey, dont nos lecteurs ont déjà apprécié les vues saines sur les événements actuels, trace ici leurs portraits avec beaucoup de vigueur.

A la guerre, s'il faut des soldats, il faut aussi des chefs qui soient dignes de leurs soldats. Dans les deux camps, les hommes ont combattu sous les ordres de chefs qui croyaient également à la victoire ; mais alors que les Nazis combattaient pour dominer, les Alliés luttaient pour se défendre d'abord et, ensuite, pour assurer au monde la liberté en péril. Ce n'est pas le lieu — il y faudrait une autre compétence — de parler de ceux qui ont fait la guerre. De ce côté-ci, ils furent très grands et jamais, à aucun moment de l'histoire, des chefs plus magnifiques, plus entreprenants, à la fois plus prudents et plus audacieux, n'ont conduit à la victoire des soldats plus héroïques. C'est que troupes et chefs combattaient pour un idéal, contre un ennemi haï, non contre un adversaire respecté. Guerre légitime et guerre légitimement passionnelle. De l'issue des combats, le monde attendait un sort meilleur ou le pire des esclavages.

Mais ce n'est pas tout dire que de parler de la guerre et de ceux qui l'ont faite directement. Les maréchaux et les généraux ne furent pas les seuls chefs de ces temps uniques. Si admirables qu'ils aient été, la victoire n'eût pas été possible si les chefs politiques n'avaient, à l'arrière, obtenu la confiance profonde de leurs pays et s'ils n'avaient, autant par le sentiment que par la raison, entraîné le consentement des peuples et obtenu d'eux des sacrifices sans pareils.

CHURCHILL



Aux jours les plus sombres de la guerre, alors que le désespoir s'emparait des meilleurs esprits, un homme s'est levé, qui était tout courage et toute intrépidité. Hitler avait envahi la France, et la moitié de l'Europe était à ses pieds. L'Angleterre, sous l'effet des bombes ennemies, connaissait aussi la dévastation sans discrimination. Un homme s'est levé pourtant qui, à travers le peuple anglais, s'adressait au monde civilisé ou, déjà, ayant la nostalgie de la civilisation. Il n'avait rien à offrir que son courage, sa force d'âme. Il n'avait rien à promettre que des souffrances et du sang. Mais il avait à communiquer aux peuples, et au peuple anglais avant tous, son espérance, sa folle espérance. L'Allemand victorieux, il avait promis, si le peuple anglais le voulait, et avec lui les autres peuples, qu'il serait arrêté et qu'il mourrait étouffé par ses victoires trop faciles.

M. Churchill s'est révélé tout à coup un très grand homme. Reportons-nous aux premières heures, quand les difficultés paraissaient insurmontables, et imaginons ce qu'il lui fallut d'énergie pour gagner la confiance, non seulement de l'Angleterre, mais du monde. Il y a longtemps, d'ailleurs, qu'il avait vu clair. Lorsqu'en 1934 il dénonçait le péril allemand, on haussait les épaules quand on ne lui riait pas au nez. On le traitait de Cassandre. Le prophète gênait bien des gens, et jusqu'aux partis au pouvoir. Il aura sa revanche, mais tout le premier il déplorera que le malheur des temps lui eût donné si tôt raison.

Admirons-le sans réserve, ce premier artisan de la victoire, ce vrai chef politique de la guerre. Il est certain que s'il ne s'était pas trouvé, à ce moment-là, à la tête des leviers de commande, s'il n'avait pas su tenir le difficile langage du courage et de la vérité, la face du monde eût peut-être changé. Une force de conviction émanait de lui qui était contagieuse. Il parlait et le monde attendait sa parole comme le meilleur message d'espérance. Jour après jour, heure après heure, il travailla à l'organisation de la guerre. La seule solution à envisager, c'était la victoire qui n'admettait pas d'hésitation et n'avait que faire des subtilités politiques de la nuance.

Son plus grand mérite est, tout en restant profondément anglais, d'avoir momentanément aboli, par nécessité primordiale, les considérations égoïstes des intérêts britanniques. Il se présentait au monde comme l'homme de tout le monde. Il bousculait tout le passé, les habitudes, les traditions. En de telles heures qui commandent de s'élever au-dessus de soi-même, on perçoit, en effet, avec une cruelle lucidité, la pauvreté des passions anciennes. La guerre lui octroya de grandes clairvoyances et le munit de force et de courage tranquille.

Chacun de ses discours était le langage même du bon sens, le langage modeste de la vérité. Je n'ai, pour ma part, rien lu qui égale en éloquence ses discours qui ne visaient pas à l'éloquence. Je ne sais pas si, après la victoire, M. Churchill ne se retrouvera pas plus anglais qu'aux heures de la guerre, et si, comme Clemenceau, son magnifique labeur terminé, il ne sera pas moins heureux dans l'organisation de la paix... Quoi qu'il en soit, son nom représentera toujours une somme inégalable de fermeté, de pureté et d'humanité. Lui-même, qui n'a rien, Dieu merci, d'un dictateur, s'en ira, paisible et la conscience tranquille, si les électeurs proclament que le miracle Churchill a fait son temps. La paix est une œuvre difficile, la paix nouvelle surtout qui ne peut être calquée sur aucune paix de l'histoire. Mais n'oublions pas que la guerre, en vérité, n'est que suspensive. Malheur sur nous et sur l'humanité si, un jour, au son des ritournelles antiques, nous refaisions, pour un même but périmé, nos anciens gestes de marionnettes dans une atmosphère de vulgarité écrasante et d'intérêts locaux.

Je veux reprendre la phrase qu'écrivait Chesterton après l'autre guerre : « Et quand la critique de politique, trouvant que cette guerre, après tout, est héroïque, regarde autour de soi pour trouver le héros, elle ne peut nommer qu'une foule anonyme. » Aujourd'hui aussi, c'est à la foule anonyme qu'il faut décerner le premier hommage — à la foule anonyme et à M. Churchill.

STALINE

Staline est un autre des bons chefs politiques de la guerre. Derrière lui il a toute la Russie disciplinée, fidèle et heureuse. Il faut insister sur ce dernier point. Combien le monde s'était fait une fausse idée de la nouvelle Russie il y a vingt ans, il y a même dix ans ! Le capitalisme européen menacé menait une infâme propagande, et qui ne se souvient des affiches collées aux murs des grandes capitales, représentant un bolcheviste avec un couteau dégouttant de sang dans la bouche ? Les hommes politiques eux-mêmes, dépassés par un événement plus grand et plus décisif que n'avait été la révolution française, ne furent pas moins passionnés à entretenir et à encourager cette stupide propagande. Nous ne nions pas que les débuts de la révolution russe furent accompagnés de toutes sortes d'excès, mais la révolution française, que les manuels scolaires vantent aujourd'hui sans restriction, ne débuta-t-elle pas dans le sang innocent ?



Admettons désormais les Soviets comme un fait, non seulement historique, mais biologique, et aussi comme la manifestation la plus avancée de la doctrine démocratique. Admettons-le par sagesse, par une compréhension plus lucide des temps nouveaux. Et je ne veux pour preuve que ce qui a été réalisé n'était pas si mauvais, après tout, que la façon incroyablement courageuse dont a combattu le soldat russe. Un peuple qui n aurait pas été heureux n'aurait pas fourni cette somme d'héroïsme, n'aurait pas fait preuve d'une abnégation sans limite, n'aurait pas aveuglément bravé la mort. Une idée supérieure à lui-même ne le dirigeait-elle pas dans la bataille ?

Reconnaissons également que la Russie soviétique a évolué et qu'elle n'est plus exactement ce qu'elle fut avec Lénine. Nous sommes loin de l'époque où la théorie exigeait des tortures, et peut-être des crimes. Aucune grande révolution ne s'en est dispensée. Mais sortie de la période difficile, la Russie, avec Staline, a marqué une avance énorme dans la connaissance de l'homme, de ses besoins, et de la nécessité de certaines émulations.

Si Staline aujourd'hui, aux yeux de tous les Russes, aux yeux même de beaucoup d'anciens aristocrates, représente la Russie, c'est grâce à la confiance totale qu'il a su inspirer et c'est que, penché sur la Russie éternelle, il s'est révélé patriote russe autant, sinon plus, que communiste international. Dans la guerre contre l'Allemagne, personne ne peut dire que ce soit l'Angleterre, les Etats-Unis ou la Russie qui ont décidé de la victoire. Chacun a joué sa partie et l'a jouée complètement. Chacun était indispensable sur l'échiquier militaire et la victoire, en vérité, fut anonyme.

A la différence des autres chefs politiques, Staline n'a presque pas parlé. Il a gardé un mutisme impressionnant et ses bulletins ont été toujours des bulletins militaires. Devons-nous y voir une réserve volontaire ? Devons-nous supposer de mystérieux desseins ? Devons-nous croire que la Russie va tout à coup, sur la carte politique et sociale, apporter une contribution inattendue ?

C'est le grand point d'interrogation. Mais Staline a été un des meilleurs chefs politiques de la guerre, tout entier absorbé par la conduite des opérations, comprenant, mieux que personne, qu'à la victoire il fallait tout sacrifier, avant de s'occuper des jeux de la politique. Or l'heure va venir, l'heure est déjà venue où les Soviets, bon gré mal gré, seront entraînés à déserter l'isolement politique. C'est d'ailleurs une des vues chères à Staline que les Soviets ne peuvent plus demeurer à l'écart de l'Europe et du monde. On attend, avec une impatience non dépourvue d'anxiété, que la Russie reprenne aux côtés des Grandes Puissances le rôle politique et humain qu'elle peut jouer — que Staline veut lui faire jouer...

ROOSEVELT

Aux côtés de ces grands chefs, un autre grand chef est apparu dont l'histoire, mieux que ses contemporains, appréciera le rôle patient, difficile et génial. Il est mort à quelques jours de la victoire qui fut sienne à plus d'un titre et dont il escomptait qu'elle serait la première étape d'un monde nouveau. Roosevelt est mort à l'heure où sa présence était la plus nécessaire. La guerre avait créé un désarroi, sa mort a plongé l'univers dans la tristesse et créé, quoi qu'on dise, un autre désarroi. M'aventurerai-je beaucoup en disant que la guerre qu'il avait si bien faite, il ne l'avait faite qu'en vue d'une paix qu'il voulait totale et absolue, qu'il voulait asseoir sur des bases plus sociales que politiques, qu'il voulait pure de toutes intrigues, qu'il voulait comme la fin d'un monde et le commencement d'un autre ?

Il n'a pas ménagé ses forces, ni son courage, ni l'audace de son cœur. Il dut d'abord remonter un courant très fort. L'Amérique n'était pas prête pour la guerre, j'entends pour l'idée de la guerre. Plus que jamais elle était férue de son isolationisme et les affaires des continents lointains n'arrivaient à elle qu'à travers un écran qui en accusait encore l'éloignement. Roosevelt voyait bien que la guerre mettait, comme aucune guerre ne l'avait fait auparavant, toute la civilisation en danger, et il voyait aussi une réelle attaque, quoique encore indirecte et invisible, à l'Amérique elle-même. Pendant deux ans il fit l'effort de remonter le courant et chacun de ses discours était destiné, sous une forme ou une autre, à mettre ses compatriotes devant la vérité menaçante. L'homme politique se doublait d'un apôtre. Il apporta pour le triomphe de sa mission un sens très fin de l'actualité, une habileté patiente et un don d'émotion rarement égalé.

C'est donc grâce à lui, et à lui seul, que les Etats-Unis acceptèrent déjà, avec une résolution grave et convaincue, l'idée de guerre et la guerre elle-même, avant qu'elle ne fût imposée par l'ennemi asiatique. Ce revirement de l'opinion fut un miracle et l'œuvre personnelle du président défunt. Ce ne sera pas là son moindre titre de gloire.

C'est pourquoi aucun mort, à aucun moment, si grand fût-il, si immense fût sa popularité, n'a laissé plus de regrets que le président Roosevelt. Sa disparition a frappé d'un deuil quasi national toutes les nations. Dans cette guerre, d'autres hommes d'Etat, d'autres chefs — Churchill ou Staline, par exemple — ont prouvé leur grandeur authentique, mais ils restaient, en quelque sorte, spécifiquement anglais ou russe. Des circonstances particulières ont fait de Roosevelt l'homme de tous. Il appartenait à tous, en effet, parce qu'il a pensé à tous les hommes qui, aussi bien entre les frontières de sa patrie qu'au delà, sur toute la terre, peinent et souffrent, attendant l'avènement d'un régime social de justice.



Il avait compris, dès 1938, que la guerre allait bel et bien être sabotée par la plupart des peuples qui étaient pourtant sous la menace directe de l'Allemagne. Il n'était déjà pas, lui, un neutre sans courage. La carence de tant de nations, l'incompréhension des faits, la soumission anticipée à la volonté des barbares, l'ulcéraient. Lui qui, rappelons-le, n'avait jamais eu peur, savait bien que la peur ne pourrait rien sauver. Il pensait que ce n'était même pas vivre que faire figure passive de pion sur un échiquier sanglant. Il avait toujours eu la volonté de déchirer la tunique infamante de la neutralité. Il refusait pour lui et son pays de courir, malgré de frémissantes réalités, après des fantômes. L'Amérique le suivant, rallia, comme le nuage qui court dans le ciel, un horizon plus lumineux, l'horizon des claires espérances.

Il travaillait pour la guerre sans doute, mais surtout pour l'après-guerre. C'est ici que son génie apparaît dans une magnifique clarté. Avec toutes les réserves que lui imposaient les conditions de la diplomatie internationale, il tenait à faire comprendre autour de lui, à tous les gouvernements et à tous les peuples, que la guerre gagnée serait quand même perdue si la paix n'apportait à l'homme, plus qu aux nations, la sécurité, la liberté et la dignité.

Certes, son optimisme n'avait pas de visières et il ne se dissimulait pas les difficultés. Mais si l'on n'osait pas, pensait-il, jamais aucun progrès ne se réaliserait. Malade, usé, en proie à la souffrance physique, il conservait une foi entière dans une humanité régénérée. Un acte de justice était à accomplir, et l'on peut être certain que, lui vivant, il aurait été accompli. C'eût été l'étape première vers un monde vraiment meilleur.

Il a laissé, du moins, dans les cœurs des hommes une grande espérance.

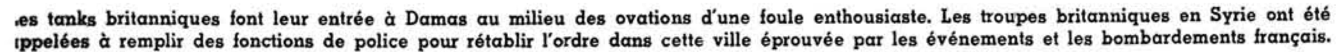


Cette espérance se réalisera-t-elle ? Les grandes Puissances en prennent-elles réellement la responsabilité ? Après les tristesses de la guerre, voici que s'annoncent des difficultés qu'on n'a pas prévues et qu'on aurait dû prévoir. Quelle folie s'empare des hommes qui, autour du berceau de la paix, montrent un visage encore guerrier et veulent régler par la force, entre eux, victimes d'hier, les problèmes les plus urgents ?

Si les peuples doivent abandonner leur espérance la plus légitime, ils devront, du même coup, désespérer de la bonté humaine et de la justice des nations.

GEORGES DUMAN

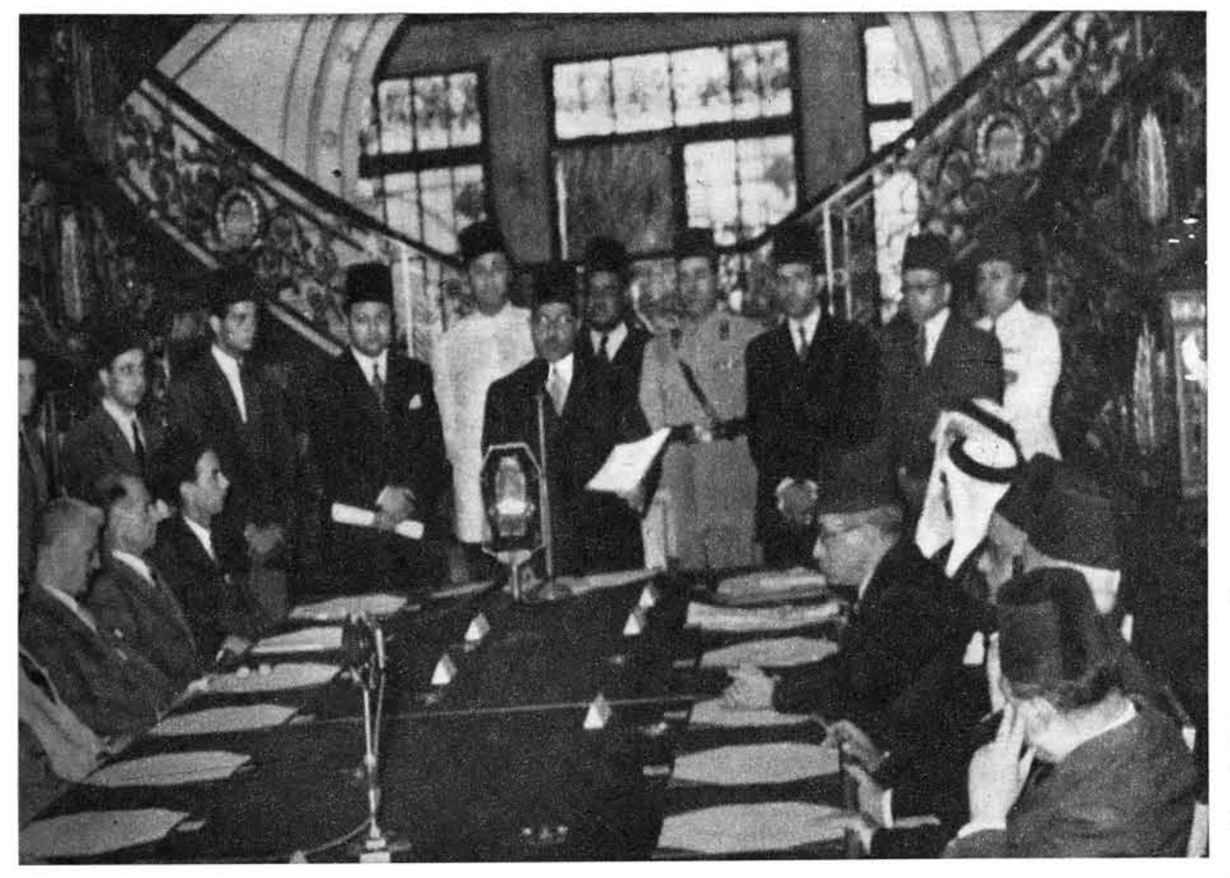




es tanks britanniques font leur entrée à Damas au milieu des ovations d'une foule enthousiaste. Les troupes britanniques en Syrie ont été ppelées à remplir des fonctions de police pour rétablir l'ordre dans cette ville éprouvée par les événements et les bombardements français.



Après l'occupation du Parlement syrien par les troupes françaises, des soldats sénégalais en gardent l'accès qui porte les traces des bombes.



La première séance de la Ligue Arabe a été ouverte, lundi dernier, par S.E. Mahmoud Fahmi El Nokrachy pacha, président du Conseil égyptien, que l'on voit ci-dessus faisant un discours devant les délégués arabes au palais Zaafarane. On reconnaît à la droite du Premier égyptien, S.E. Abdel Rahman Azzam bey, secrétaire général de la Ligue Arabe dont le Conseil convoqué d'urgence au Caire, examine la crise survenue dans les Etats du Levant et les mesures à prendre.

TROUBLES ET CRISE AU LEVANT

Si, aux dernières nouvelles, le calme semble enfin s'être rétabli en Syrie où l'on revient aux conditions de vie normale après les sanglants incidents de l'autre semaine, la situation est loin d'avoir été clarifiée dans le domaine politique.

Du côté syrien — et l'on sait que Beyrouth est solidaire de Damas — l'opinion publique s'est officiellement exprimée par les déclarations du président Choukri El Kouatly bey se refusant de baser des négociations sur l'existence d'intérêts français, même culturels, dans les pays du Levant.

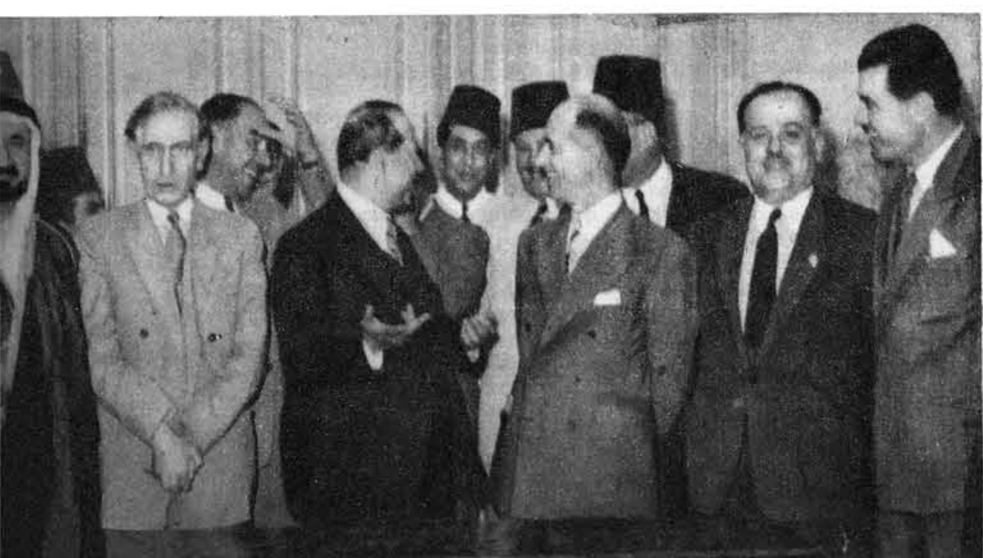
De source française, où l'on accuse l'intervention britannique dans cette crise, on déclare que Paris est prêt à soumettre le règlement du problème soit aux Etats-Unis, soit à une conférence des « Cinq Grands ».

Dans un exposé aux Communes, M. Churchill, tout en déplorant les événements du Levant, a rejeté les allégations françaises selon lesquelles la Grande-Bretagne aurait essayé de provoquer de l'agitation. « Nous ne nourrissons aucun dessein en Syrie, a dit le Premier, et je suis prêt à ordonner le retrait de nos troupes de Syrie et du Liban dès la conclusion et la mise en œuvre d'un traité entre le gouvernement français d'une part et les gouvernements syrien et libanais d'autre part. »

Enfin, le Conseil de la Ligue Arabe, convoqué d'urgence au Caire, continue à examiner le fond de l'affaire ainsi que les mesures à prendre.

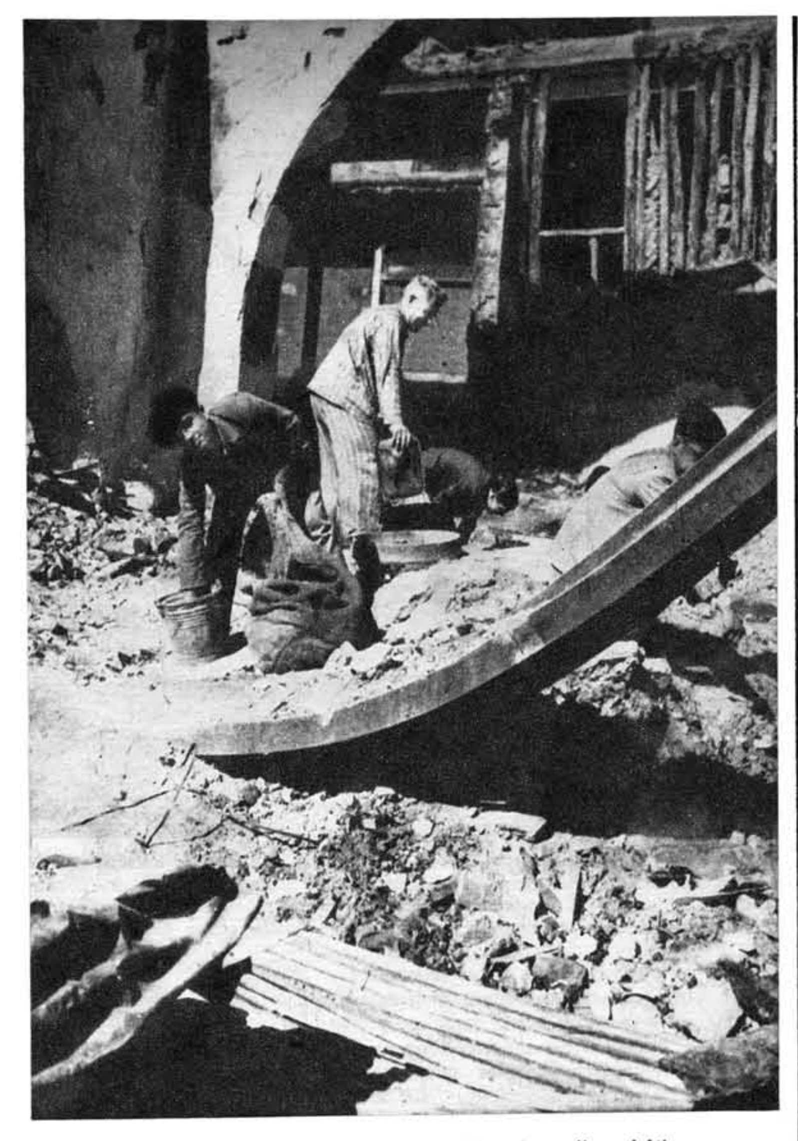
Il est souhaitable qu'une solution juste et pacificatrice soit trouvée, le plus tôt possible, à cette situation grave.

ntre deux séances au palais Zaafarane, S.E. Nokrachy pacha, Premier Ministre égyptien, en cordiale onversation avec El Sayed Saadallah Gabri. On reconnaît également sur la photo El Sayed Abdel Hamid éramé, Premier Ministre libanais, le cheikh Yassine, délégué de l'Arabie Séoudite, et El Sayed Emile ahoud, député libanais. Les conférences se sont déroulées dans une atmosphère des plus amicales.



La Ligue Arabe a été convoquée par Abdel Rahman Azzam bey au palais Zaafarane après les événements qui ensanglantèrent la Syrie. Le voici en conversation avec El Sayed Abdel Hamid Kéramé, Premier libanais. Plusieurs décisions ont été prises aux séances de la Ligue.





Des civils vaquent au déblaiement des décombres d'une bâtisse gravement endommagée par les bombardements français du 30 mai dernier



Une vue intérieure du Parlement syrien après le bombardement d'un avion français. 18 gendarmes syriens défendirent le bâtiment et ne se rendirent qu'après quatre heures de combat. Comme on le voit, les bâtiments du Parlement ont été endommagés. D'autres édifices de Damas ont souffert, les troupes françaises ayant utilisé des mortiers contre les irréguliers.

Au palais Zaafarane où la Ligue tient ses assises, voici, surpris par l'objectif, El Sayed Hamdi El Bajehji, Premier irakien (au micro), ayant, à sa droite, El Sayed Tewfik El Souédy, délégué d'Irak, et, à sa gauche, El Sayed El Gabri, président de la Chambre des Députés syrienne, Abdel Rahman Azzam bey, secrétaire de la Ligue Arabe, et S.E. Mahmoud Fahmi El Nokrachy pacha, Premier égyptien. Les discours des délégués furent vivement applaudis.





Voici réunis à San-Francisco quelques membres des diverses délégations arabes. De gauche à droite : le prince Faïçal, fils du roi Ibn Séoud, El Sayed Abdallah Yafi, S.E. Youssef Salem El Sayed Arshad El Omary, ministre des Affaires Etrangères d'Irak, et le cheikh Wahba

A San-Francisco

CHASSÉ-CROISÉ POLITIQUE

Observateur averti, Me Fikri Abaza bey, député, rédacteur en chef d'« Al-Mussawar », nous envoie par câble de nouvelles impressions sur les problèmes soulevés à la grande conférence internationale.

Au cours de ce chassé-croisé politique qu'est la conférence de San-Francisco, il est consolant et réjouissant même de constater le rôle en vue tenu par l'Egypte. Elle s'y démena vaillamment et entraîna après elle maints petits Etats dans les vives discussions qui accompagnèrent la tentative d'augmenter leur représentation de six à neuf sièges non permanents au sein du Conseil de sécurité. Cet amendement égyptien ne fut rejeté que par une légère majorité : 19 voix contre 12. Par ailleurs, dans la controverse sur le *trusteeship*, le débat sur la révision des anciens traités et l'abolition des mandats, le démêlé autour du projet suggérant que la situation géographique devrait servir de base à la formation de groupes régionaux, et dans bien d'autres problèmes, l'Egypte tient encore la vedette en conduisant la charge. Son prestige est rehaussé du fait qu'elle a su défendre avec énergie son point de vue : et, au vote, elle a toujours eu pour elle une minorité appréciable où il était réconfortant de compter l'Arabie Séoudite, la Syrie, l'Irak et le Liban.

Abdel Hamid Badawi pacha s'est particulièrement distingué par le poids de ses arguments et sa vaste connaissance de la loi. Sa compétence en la matière le fait considérer comme le meilleur président des divers comités. Ibrahim Abdel Hady pacha ne jouit pas moins de respect à cause de ses vues bien définies et immuables. Mamdouh bey Riad s'est révélé orateur impétueux : chacune de ses phrases fait impression sur les comités, les met même, parfois, sens dessus dessous.

Les noms de la délégation égyptienne sont publiés dans la presse en gros caractères, et c'est journellement que des comptes rendus y paraissent sur leurs activités courageuses. En dépit des échecs de nos propositions, nous avons, sans nul doute, acquis tout au moins un prestige moral à la Conférence.

●

Est-ce que l'unité des grandes puissances est destinée à durer ? C'est la question que l'on se pose ici, d'autant plus que l'attitude de l'U.R.S.S. est voilée de mystère. N'importe quel commentateur politique décèlerait les points suivants dans sa diplomatie mi-déclarée, mi-secrète :

1) L'U.R.S.S. cherche un débouché en Méditerranée. Malgré ses vastes territoires et ses ressources incommensurables, ce pays manque d'issues à son expansion économique et commerciale quand on le compare aux Etats-Unis et à la Grande-Bretagne. Il n'a pas de ports, sauf sur la mer Noire qui est verrouillée par le Bosphore et les Dardanelles, sur l'océan Glacial gelé une bonne partie de l'année, sur l'étroite Baltique, et au bout de l'Extrême-Orient, Vladivostok. S'efforçant donc d'avoir une vue sur la Méditerranée, il se peut que sa prochaine action ait pour but de liquider enfin le vieux problème des détroits. Une fois ce problème résolu, l'U.R.S.S. jouira d'une route maritime joignant plus économiquement l'Asie et le reste du monde à ses centres industriels.

2) L'U.R.S.S. occupe l'Europe centrale et les Balkans, sans compter Berlin et l'Allemagne orientale. Elle pourra avoir une certaine mainmise sur la France si l'aile extrême des partis de gauche l'emporte dans ce pays. De plus, si l'idéologie communiste reprenait le dessus en Espagne cette péninsule serait également soviétisée

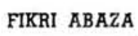
Ainsi, toute l'Europe pourrait passer sous la férule de Moscou. Ce qui n'est pas sans causer de l'inquiétude à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis qui s'efforcent déjà de contenir l'avalanche russe en Grèce, en Italie et sur les bords de la Méditerranée.

3) Il me semble bien que l'Amérique ne soit pas rassurée quant aux intentions russes à l'égard du Japon. L'U.R.S.S demeurera-t-elle neutre jusqu'à l'imminence de la débâcle japonaise quand elle n'interviendra que pour s'emparer le plus qu'elle pourra des territoires de la Chine ? Le fait est qu'elle s'oppose à l'établissement de bases américaines dans le Pacifique sous prétexte que celles-ci empiètent sa ligne de défense. De leur côté, les Etats-Unis ont pris la Chine sous leur protection et lui ont accordé le statut de grande puissance sans qu'on sache ce qu'en pense exactement l'U.R.S.S.

4) L'idéologie soviétique est, à coup sûr attrayante. Elle enthousiasme en tout cas les masses. L'insistance de l'U.R.S.S. à rendre leur indépendance aux colonies et aux territoires sous mandat est un chef-d'œuvre de propagande pour marcher sur les pieds des grandes nations. Ce n'est là qu'un aspect de la guerre souterraine que l'U.R.S.S. prépare pour l'avenir.

●

Tel est le tour d'horizon politique que l'on fait en se trouvant de ce côté de l'hémisphère. Qu'adviendra-t-il ? Pronostics et prophéties même s'avéreront-ils ? Nous le saurons bientôt.



FIKRI ABAZA



Dans la salle du palais où se déroule la conférence de San-Francisco, M. Farès El Khoury, Premier syrien et président de la délégation syrienne, parle au micro.

LES TRÉSORS DE MERKENS

L'endroit où les trésors du Reich étaient cachés fut révélé par inadvertance aux policiers alliés par deux femmes allemandes à la recherche d'une sage-femme.

Cette histoire véritablement rocambolesque se passe en mars, dans la petite ville d'eau idyllique de Bad Salzungen, située au sud d'Eisenach, là où la rivière Werra, dévalant gentiment les pentes des collines de Thuringe, se joint à la Fulda pour former le grand Weser. Kesselring avait installé dans cette région son nouveau quartier général, car la traversée du Rhin par les Alliés avait rendu Bad Nauhein dangereuse pour lui. Un jour, Kesselring est avisé que deux personnages civils importants viennent d'arriver en avion. C'étaient les docteurs Thomas et Frommknecht, respectivement directeurs des départements de la réserve d'or et du papier-monnaie de la Reichsbank. Ils devaient lui raconter une histoire fantastique.

Bad Salzungen tire son nom des mines de sel de l'endroit, et l'une d'elles, située dans le village de Merkens, avait été transformée en cave à trésor.

— Le commandant en chef pouvait-il se porter garant que ces trésors étaient en sécurité ? demandèrent les deux visiteurs.

Kesselring commit alors l'erreur de dire : « Oui. Les Américains n'entreraient pas en Thuringe — du moins pour quelque temps. » Forts de cette promesse, les deux personnages ne prirent aucune disposition pour transférer les trésors dans la redoute de Berchtesgaden. Ils retournèrent à Berlin pour faire leur rapport, et là il fut décidé de ramener dans la capitale les 3 milliards de marks papier dont on avait un besoin urgent à la suite de la destruction de l'imprimerie du Reich, à Berlin, sous les bombardements aériens alliés.

Un groupe de fonctionnaires de la Reichsbank fut envoyé à Merkens pour rapporter cet argent. Les huit hommes, dirigés par le Dr Werner Vieck, arrivèrent sur les lieux le 3 avril et commencèrent immédiatement, dans la mine même, les travaux d'empaquetage. Mais le même jour, l'on annonça l'approche des troupes américaines. Kesselring avait fait une erreur de calcul. Les autorités locales ne pouvaient plus rien promettre quant à la sécurité du trésor. L'on faisait sauter les ponts. Les camions, ne pouvant plus quitter l'endroit, furent déchargés de nouveau. Vieck et deux de ses collègues décidèrent de rester avec le trésor.

Entre temps, deux cents prisonniers anglais (qui avaient travaillé dans les véritables mines de sel et qui auraient pu s'apercevoir de quelque chose) donnaient du souci aux autorités de l'endroit. Ils devaient être envoyés ailleurs — mais où ? Un jour, on essaya de les évacuer sous bonne escorte ; mais comme les Allemands ne savaient pas de quel côté se trouvaient les Américains, le groupe retourna à son point de départ. En route, toutefois, un sergent britannique s'était échappé sur une bicyclette et avait réussi à découvrir les Américains.

Le 4 avril, une section de la 90e division d'infanterie de la 3e Armée américaine occupait Merkens sans combat. Les soldats britanniques libérés racontèrent alors l'histoire des convois supposés contenir de l'or, mais ils ne donnèrent aucun détail spécifique et les Américains demeuraient franchement sceptiques. Trois jours passèrent. Puis, le 7 avril, deux femmes qui étaient sorties après le couvre-feu pour chercher une sage-femme furent arrêtées par un policier américain. Elles expliquèrent leur cas. Il les escorta en écoutant leurs bavardages. Comme le trio passait près de l'entrée d'une mine abandonnée, une des femmes dit : « C'est là qu'ils ont caché l'or. »



Vingt-trois tonnes d'or ont été trouvées dans les environs de Bolzano par les troupes alliées après la reddition des armées allemandes de l'Italie du Nord. Cette découverte, faite après celle de Merkens, n'a pas manqué de provoquer une grande sensation. Voici deux ouvriers italiens replaçant les précieux colis dans les vastes caves de la Banque d'Italie à Rome.

Des recherches furent faites immédiatement. Un ascenseur électrique, descendant de 700 mètres sous terre dans le puits principal, menait à des galeries longues de plusieurs milles, et dont les murs de sel étaient éclairés à l'électricité. La cave centrale fut facile à découvrir. A 300 mètres à peine du fond du puits, une galerie s'élargissait pour devenir une vaste caverne — et là il y avait un énorme mur de briques et une lourde porte d'acier. Les explorateurs ne purent aller plus loin cette nuit-là, car la combinaison secrète de la porte d'acier résista à toutes leurs tentatives.

Le lendemain matin, un groupe hétéroclite descendit dans la mine. Il était composé d'officiers du gouvernement militaire américain, d'ingénieurs, de prisonniers britanniques et de correspondants de guerre alliés. Les ingénieurs, après avoir bien examiné la porte d'acier, décidèrent de la « contourner ». Une charge de dynamite fit sauter une partie du mur qui s'avéra avoir un mètre d'épaisseur. Une fois la fumée dispersée, le groupe passa dans la cave au trésor et resta ébahi devant les richesses qui s'offrirent à sa vue.

Au centre de la pièce, juste en face de l'entrée, trente rangées de sacs, contenant chacun deux lingots d'or, étaient proprement alignées. Les lingots étaient de deux sortes : de 10 et de 25 kilos, et portaient un cachet mentionnant leur poids. Une échelle de précision se trouvait dans un coin. 4.000 lingots se trouvaient là, pesant une centaine de tonnes d'or. Il y avait également d'autres sacs remplis de vieilles pièces d'or des pays étrangers. Et dans les niches, creusées dans les murs latéraux, une grande quantité de papier-monnaie était déposée — 2 millions de dollars, 4 millions de Kroner norvégiens, 100 millions de francs français, de la monnaie espagnole, portugaise, turque... et les 3 milliards irremplaçables de marks papier.

Au fond de la pièce, il y avait les chefs-d'œuvre des musées germaniques — des tableaux, des gravures, des tapisseries, des antiquités égyptiennes, grecques et romaines, ainsi que 120 caisses contenant toutes les archives de la « Société Gœthe », y compris les manuscrits originaux du poète et toute sa correspondance.

Une liste détaillée de ce butin n'a pas encore été donnée à la presse, mais le tout est en train d'être vérifié sous la direction du Dr Paul O. Rave, conservateur de tous les musées allemands. L'on raconte que, parmi les tableaux découverts, se trouvent des originaux de Duerer, de Van Dyck, de Raphaël, du Titien, de Rembrandt, de Constable et de Renoir. Le Dr Rave affirme qu aucun de ces tableaux n'est le produit d'un pillage de guerre. L'inventaire seul pourrait établir quels sont les trésors artistiques de la pinacothèque de Munich et des autres musées berlinois qui ont pu être sauvés des bombardements.

Calme et correct parmi toute cette excitation, le fonctionnaire de la Reichsbank, le Dr Vieck, expliquait l'effet probable de cette découverte sur l'économie du Reich.

« Je crois, dit-il, que cet or constitue la totalité de notre réserve, ou du moins sa majeure partie. Cela ne nous gêne nullement que vous l'ayez trouvé — au contraire. Avec cet or, le gouvernement militaire allié pourrait garantir la stabilité du mark, et aucun économiste allemand ne désirerait quelque chose d'autre. De toute façon, le gouvernement du Reich ne pouvait employer cet or. N'est-il pas encerclé et coupé de tout contact avec l'étranger ? La véritable perte est constituée par le papier-monnaie — il ne peut plus être réimprimé puisque les presses ont été détruites. »



Comme à Merkens, des œuvres d'art d'une importance considérable furent découvertes dans un vieux château de Bavière, parmi lesquelles figure cette toile de Fragonard de la collection Stern de Paris.

En ce qui concerne cette perte pour l'Allemagne, Vieck a probablement raison. Mais les Alliés peuvent avoir d'autres idées quant à l'emploi de l'or découvert. La première question à poser est celle de savoir à qui tout cet or appartient. Les experts disent que l'Allemagne ne possédait pas plus de 20 tonnes de métal précieux à la déclaration de guerre. Depuis lors, de l'or a été pillé en Norvège, au Danemark, en Hollande et en Belgique. 49 tonnes d'or ont été capturées par les Allemands lorsqu'ils envahirent le sud de la France en novembre 1942, et 117 tonnes lorsqu'ils s'emparèrent de l'or de la Banque d'Italie en 1943. 14 tonnes et demie de ce dernier stock appartenaient à la Suisse et ont dû lui être retournées. Le reste a pu être exporté ou se trouve caché en Allemagne dans un autre endroit.

En tout cas, la question de propriété doit être tranchée et les pays volés ont déjà présenté leurs réclamations. Même si l'or appartenait à l'Allemagne, son emploi devrait être décidé par un accord interallié. Il se pourrait qu'il soit remis à la Commission des Réparations qui se tiendra à Moscou. Des discussions diplomatiques ont déjà commencé à ce sujet, et en attendant leurs résultats, des sentinelles américaines, puissamment armées, montent la garde autour des mines de sel de Merkens renfermant un butin que l'armée des Etats-Unis tient en dépôt pour les Nations Unies.

ROBERT LLOYD

(Exclusivité « Images »)

Lettre de Londres

POÉSIE D'ABORD

C'est sous le signe de la poésie que les cultures anglaise et française ont repris contact à Paris, après les douloureuses années de guerre où la France se trouva isolée.

La semaine de ce mois de mai éclatant, chargé même d'électricité, que le poète T.S. Eliot et moi avons passée à Paris annonçait déjà l'été. Mais elle nous reste marquée dans l'esprit par cette atmosphère particulière qui caractérise la « doulce France ».

Dès notre arrivée, et sur l'invitation du P.E.N. Club, nous avons été conduits à Versailles. Ce lieu opulent est néanmoins très humain. Les Français, du reste, le chérissent profondément, eux que Péguy appelait « peuple roi ». Et pendans notre séjour, Versailles avait, en effet, le grand air de jadis. Certes, des veuves portant un deuil récent traversaient la rue bordée de marronniers ; mais, en dépit d'un hiver rigoureux qui fut appauvrissant, les visages étaient doux, chaleureux, reconnaissants. Pourtant, il manquait encore quelque chose d'indéfinissable à cette petite ville grandiose. « Quoi donc ? » nous disions-nous... jusqu'au moment où le conservateur du château nous ayant précédés sur une terrasse fit jouer les clés d'une tuyauterie. Alors, pour la première fois depuis 1939, toutes les fontaines, tous les jets d'eau coulèrent dans les bassins, jaillirent parmi les pelouses du parc...

Geste inoubliable ! Si longtemps que nous vivrons, nous ne serons jamais plus honorés d'un tel spectacle. Il avait la beauté, la grâce et la parfaite spontanéité d'un ballet. Partout où nous allions dans le parc royal, des colonnes d'eau et des cascades bondissantes scintillaient au soleil. Elles étaient au bout de toutes les perspectives, et les rayons qui se faufilaient à travers le feuillage épais des arbres séculaires les chargeaient d'argent et de diamants.

Au Petit Trianon, où le thé nous fut servi dans la Salle de Musique de Marie-Antoinette, tout le faste de la cour de Louis XV nous revint à l'esprit. Et, plus tard, au château Fouquet, nos regards émerveillés allaient des plafonds de Lebrun aux jardins dessinés par Lenôtre que l'on voyait à travers la baie vitrée des salons.

Cet après-midi au charme prenant devait se terminer à Paris dans une salle voisine du Rond-Point des Champs-Elysées, et grouillante d'une audience avide d'entendre une conférence de T.S. Eliot. Plusieurs personnes munies de leurs billets ne purent pas rejoindre leurs places. Les passages étaient bondés : on s'écrasait contre les murs. L'air était dense et suffocant.

L'estrade, où T.S. Eliot avait pris place à côté de Paul Valéry, était littéralement assiégée par l'élite parisienne. Et, certes, il était réconfortant, par ces temps de haines non encore complètement apaisées, de constater l'empire de la poésie, le prestige dont peut jouir à Paris un poète étranger, un de ceux, il est vrai, « qui appartiennent au plus sûr patrimoine littéraire de son pays ».

T.S. Eliot a parlé du « rôle social du poète ». Il a défini le devoir de celui-ci comme étant, d'abord et surtout, de rénover et de maintenir le langage. Cet évangile est plus qu'actuel, il est urgent, alors que les gens sont trop enclins à confondre la poésie avec la politique et même avec le patriotisme. Paul Valéry déclara qu'il était entièrement d'accord avec son confrère de langue anglaise, et après l'improvisation de celui qui passe à juste titre pour le plus illustre des écrivains contemporains, j'ai lu quelques-unes des œuvres récentes de T.S. Eliot. Puis, M. Fouchère lut la traduction d'un fragment de « Murder in the Cathedral » dont la pièce sera jouée bientôt sur la scène du Vieux Colombier.

Pendant quatre ou cinq ans, la culture française est demeurée sous le boisseau, derrière une muraille de Chine. Elle communique à nouveau avec le monde, maintenant. Je suis heureux qu'elle ait commencé à renouer des rapports avec la poésie anglaise, et d'avoir moi-même participé à cette reprise solennelle.

ROBERT SPEAIGHT

Une lettre pour vous

e croyais que les « désespérés », les « malheureuses » avaient renoncé à m'écrire. Il n'en est rien, et le courrier m'apporte la lettre suivante. sez-la. C'est le message de l'anxieux. Hélas ! il y a tant d'anxieux, de r le pauvre monde !

Je vous en prie, ne me grondez pas : je suis encore un « désespéré ». Je suis triste aujourd'hui que je n'ai pas pu m'empêcher de vous écrire : hier j'ai it des fausses notes en jouant en public un nocturne de Chopin. Cela a été ur moi l'occasion de m'apercevoir une fois de plus de la sottise et de la méanceté de mon milieu. Pour ma famille et pour les gens que je fréquente, je is enfermé dans un personnage que je ne puis supporter. Chacun s'attend à que je fasse tout à la perfection, mais je n'ai l'admiration de personne, simment parce que je suis l'aîné. Je suis très timide, très sensible, et je souffre la sévérité inconsciente de mes parents. Je vis replié sur moi-même, et il pait que je suis devenu égoïste, prétentieux. Muré derrière cette légende, j'ai au sourire et aimer les autres, personne ne me rend mon affection. Les jeunes mon âge (j'ai dix-sept ans) se groupent entre eux et je ne fais jamais partie leurs jeux. Ce n'est pourtant pas l'envie qui me manque. Mais que faire ? me suis d'abord imaginé que les garçons joyeux que je rencontrais parfois ns quelques « parties » étaient tous plus riches, plus intelligents, plus aimables e moi, et que je ne cesserai d'être tenu à l'écart. J'ai essayé de reporter mon fection sur les héros de roman, sur les bêtes, les fleurs. Je me suis consacré mon travail, et à dix-sept ans je prépare mon Droit, une licence de lettres, je fais de la musique. Mais, soudain, la sécheresse, le manque de charme de on existence m'a frappé. Je n'ai plus ni enthousiasme ni optimisme.

Je m'hypnotise sur la gaieté des autres, sur la gaieté du milieu que je ne équente pas, car les relations de mes parents ne sont que des personnes séres, puritaines ou aigries. Et pourtant, je veux changer. Mais comment faire ur arriver à acquérir la sympathie, faire désirer sa présence et cesser d'être « poids mort » en société ? En un mot, comment faire pour rejoindre la unesse de ceux que j'envie ? N'oubliez pas que je n'ai pas l'audace de m'imser, que je suis d'une délicatesse qui touche au scrupule... Aidez-moi...

Et dans cette lettre écrite d'une écriture minuscule, je trouve une fleur sée. Combien ces traits petits et tremblés, combien cette fleur écrasée ont aidé votre cause, jeune ami, jeune « désespéré » de dix-sept ans ! Comen, une fois de plus, j'ai regretté de ne pouvoir que vous écrire ! Ma lettre sera à vous orienter, du moins je l'espère. Mais vous êtes de ceux qui tendent tout de l'extérieur, de l'encouragement d'une présence, alors que est en vous-même qu'il vous faut trouver la force de changer. Voulez-vous d'ensemble nous analysions les causes de votre inadaptation ? Il me mble qu'après avoir vu clair en vous, il vous sera plus facile de rejoindre vie unanime.

Vous souffrez, vous désespérez. Timide, émotif à l'excès, replié sur vousme, consciencieux jusqu'au scrupule, vous vivez dans une solitude stuuse qui ne vous donne aucune joie et vous met en « marge ». Vous aczez votre entourage de sévérité excessive et le rendez responsable de tte impossibilité à vous accommoder à la vie. Fort bien. Mais croyez-vous en changeant de milieu vous changerez de caractère et de tempérament cesserez d'être un émotif, un nerveux **qui n'agit pas, mais réagit** ?

Tout le problème est là. Accuser le milieu, les circonstances, c'est reprens l'éternel argument du faible. Dites-vous bien que, malgré toutes les difultés, en dépit de l'entourage et de son incompréhension, le fort s'impose d'instinct trouve sa route, d'instinct crée son milieu.

La cause initiale de votre inadaptation tant sociale que familiale, je crois trouver **en vous-même**, dans le décalage qui existe entre votre « moi » éritable (fait de nervosité, d'émotivité) et l'être imaginaire que vous rêvez être. Cette dualité inconsciente fausse tout. L'exemple vous me le fourzez vous-même : vous vous êtes vu jouant au piano en bon musicien. Or, n public vous vous êtes trompé. Des fausses notes vous ont trahi. Votre onclusion : « Cela a été pour moi l'occasion de m'apercevoir de la sottise t de la méchanceté de mon milieu. » Un autre aurait dit : « Je n'ai pas ssez travaillé. Je ne suis pas sûr de moi. Il faut lutter contre le trac. Les eilleurs artistes sont sujets au trac, **mais ils en triomphent. Je ferai comme eux.** » Et après avoir travaillé, vous auriez été au-devant d'une nouvelle xpérience, sachant fort bien que c'est l'épreuve qui aguerrit.

Vous désirez l'approbation, le succès, et souhaitez voir votre valeur reonnue. Car c'est très beau, à dix-sept ans, de préparer la première année e Droit, une licence de lettres et d'être musicien, capable de jouer en pulic. Eh bien, puisqu'il vous faut pour vous épanouir la sympathie, l'approtion, en un mot l'affection d'autrui, parents ou étrangers, dites-vous : Pour recevoir, il faut commencer par donner. » Or, que donnez-vous de ous-même ? Votre émotivité vous meurtrit. Souffrance inutile, dont persone ne peut vous savoir gré. Au contraire ! Instinctivement, on en veut toujours à celui qui, en silence, s'est créé une occasion de souffrance en inerprétant mal un silence, un manque d'égard. Le bourreau en veut toujours a victime.

Enfin, dites-vous : « Pour être aimé, il faut d'abord aimer. » Et entre ous et les vôtres, il y a un long désaccord. Croyez-vous, cependant, que os parents n'ont pas, eux aussi, leurs raisons de souffrir, leurs propres peies ? Vous ne les aimerez **vraiment** que le jour où vous vous associerez à eurs épreuves et à leurs joies.

Et quand vous aurez fait cet examen de conscience, poussez encore plus n la clairvoyance et demandez-vous si vous êtes **vraiment** fait pour vivre une vie extérieure, faite d'amusements. Les dons qui sont en vous exigent l'étude, le calme, et vous obligent à éviter la dispersion. La vie vous mpose actuellement des années d'apprentissage. Tirez-en le meilleur profit. e jour de la moisson viendra, car, en définitive, on ne récolte que ce que on a semé. Apprenez à aimer les vôtres, tels qu'ils sont. Apprenez à vous ibérer de votre orgueil, de votre émotivité exagérée. Apprenez à être reonnaissant des dons reçus, même s'ils vous engagent dans une voie difficile, austère. Ce n'est qu'au prix d'un effort incessant que vous deviendrez ous-même. Le jour où vous vivrez en plein accord avec votre cœur, ce jourvous ne regretterez pas votre jeunesse studieuse, il n'y aura plus de malentendu entre vous et les autres. Le personnage imaginaire, la légende seont détruits. Mais vous occuperez la place qui vous attend dans la vie animé. Cette place peut être très belle si vous savez faire de votre émotivité, de vos scrupules, de votre sensibilité d'artiste, autant de raisons de omprendre et d'aimer.

Votre amie

RÉPONSES COURTES

★ *Une Alexandrine A.* — Je retiens urtout la fin de votre lettre et je vous épondrai longuement. Lisez la lettre dressée à un « désespéré » (publiée i-haut). Vous y verrez une réponse à votre propre cas. Bien des jeunesses ont tristes, et par leur faute. Accuser entourage n'est pas une solution. Vous e dites vous-même : votre seule distraction est la rêverie... Comment vouez-vous être heureuse en restant ainsi inactive et perpétuellement « en fuite » ? Ne pouvez-vous pas « valoriser » votre vie ? Il le faut pourtant si vous e voulez pas demeurer un poids mort !

★ *H.D. (Le Caire).* — Je crois qu'au point de vue professionnel, vous auriez tout intérêt à rencontrer le « jeune professeur ». Son adresse est à votre disposition. Ce jeune homme habite Le Caire.

★ *Mirande.* — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ! Vos parents ont bien raison de vous empêcher à 15 ans de mener ce genre d'intrigue. Ou ces « sorties » vous mèneront-elles ? Je ne tiens guère en estime le militaire dont vous parlez. Vous voulez quitter votre maison ? Fort bien. Mais pour quoi faire ? Ce jeune homme en uniforme ne vous a pas parlé mariage... A quoi vous mènera ce coup de tête ? Répondez-moi. **VOTRE AMIE**



Cette Semaine...

AUX « AMITIÉS FRANÇAISES »

Une admirable conférence — quant au fond et quant à la forme — que celle que le P. Barjou S.J., de Lyon, donnait l'autre semaine aux « Amitiés Françaises » — après celle de Mme Bloch-Maillard (et non Dutard, comme nous l'avions écrit par erreur).

Le sujet, assez délicat, requérait de la part du conférencier beaucoup d'indépendance de caractère — ce dont il fit preuve — ainsi que d'un patriotisme pur et éclairé.

Le P. Barjou nous dit ce qu'a été Vichy pour certaines consciences, ce que la Résistance, à son tour, a été pour d'autres consciences. Certes fut-il souvent difficile pour les unes et les autres de reconnaître tout de suite la ligne de démarcation qui séparait l'abdication de la fierté patriotique. Il y eut du côté de Vichy des hommes de bonne foi et de bonne volonté qui hésitèrent au début, d'autres, du côté de la Résistance, qui se livrèrent à des abus.

Il n'en demeure pas moins que, dans l'ensemble, la Résistance fut pour la France une purification nécessaire. Aux jours sombres où chacun se sentait pris d'angoisse devant une situation qui de plus en plus obscurcissait l'avenir, il y avait une certaine lueur qu'on ne pouvait pas ne pas percevoir et reconnaître : celle du devoir de résister.

Ce que fut Vichy, au fond ? Rien qu'un marché de dupes dont, naturellement, la bonne foi n'était pas toujours à exclure. Par contre, tous ceux qui vécurent à Paris, en zone franchement occupée, n'eurent aucune excuse de ne pas voir et entendre. Ici, la presse, la radio, l'information, soumises à la grossière influence de la propagande allemande, étaient franchement abjectes. Et sans doute, conclut le R.P. Barjou, aujourd'hui, dans la France libérée, les choses ne vont pas comme on l'eût souhaité. Mais il n'en reste pas moins que l'air que l'on y respire est un air bien français, un air pur de liberté.

Et c'est beaucoup.

UN FILM SOVIÉTIQUE

Dans la petite salle d'essais du cinéma Métro, la Légation soviétique avait convié quelques journalistes à assister à la projection d'un film tourné en U.R.S.S. : « 6 heures p.m. après la victoire ».

Le public du Caire a déjà eu, plus d'une fois, l'occasion de voir passer sur nos écrans des films russes et d'apprécier le talent de leurs protagonistes. Mais ce qui est surtout intéressant d'observer, lorsqu'on assiste à un film venant de Moscou, ce n'est pas tant le jeu des acteurs que l'atmosphère générale où se déploie leur interprétation psychologique. Le romanesque slave s'y révèle avec sa phraséologie qui nous semble démodée, et cette retenue, cette pudeur dont les films américains et français nous ont depuis longtemps déshabitués.

Sans doute le cinéma soviétique, qui s'adresse à la masse, a-t-il des prétentions éducatives bien plus évidentes que celles de tout autre cinéma. Il n'en demeure pas moins qu'il est révélateur de ce qui sort de cette masse et s'adresse au populaire. Et c'est à ce titre qu'il est intéressant de constater la naïveté d'une intrigue où n'importe quel homme du peuple russe peut reconnaître un épisode de sa propre vie — de sa vie simple et dépouillée où ne manquent pas cependant les occasions d'héroïsme. — CH. A.

« LA PETITE CHOCOLATIÈRE »

Pour que l'on puisse apprécier une représentation théâtrale par une chaleur de 40° à l'ombre, et à 5 heures de l'après-midi, il faut vraiment qu'elle soit agréable. « La petite chocolatière », présentée dans des circonstances aussi désastreuses, au théâtre de l'Ezbékieh, l'autre samedi, le fut en effet. Un jeu honnête, une troupe assez homogène. Quelques étincelles : Jeannette Pashkès, une ingénue exquise au charme très primesautier ; Victor Green, en fiancé imbécile et gommeux ; Lucien Boulad, un M. Mingasol raide et sec à souhait ; et « l'assent » fort amusant de M. Pinget. — I. Z.

VIENT DE PARAITRE

■ Le drame de Mayerling a inspiré des romanciers comme Claude Anet, des dramaturges comme G.A. Borgese, et la cinématographie qui l'a popularisé (on se souvient des interprétations romanesques de Danielle Darrieux et Charles Boyer). L'histoire a d'autres exigences. Mais dans ce cas, elle a rivalisé longtemps avec la fiction. C'est que les données ont manqué jusqu'à l'écroulement de l'empire austro-hongrois dont la maison régnante avait délibérément interdit toute investigation autour de la mort du prince héritier Rudolf et de sa maîtresse, la toute jeune baronne Marie Vetsera. Ce n'est que de 1920 à 1930 que les archives de Vienne ayant pu être consultées, et d'autre part des mémoires de témoins ayant été enfin publiés, que la lumière s'est faite sur ce sombre épisode de la vieille famille impériale des Habsbourg.

Mohamed A. Enan, déjà connu par ses nombreuses études historiques, s'est consacré à son tour à établir la vérité sur ce fait-divers qui, à l'époque, bouleversa l'Europe et, en tout cas, achemina les Habsbourg vers leur fin.

C'est le fruit de son travail sur place, interrompu par l'Anschluss en 1938, que Mohamed A. Enan vient de publier en langue anglaise, au Caire, aux éditions Itimad, avec des illustrations inédites provenant de la Portrats-Sammlung. Il en résulte que le suicide de l'archiduc Rudolf, après qu'il eût tué Marie Vetsera, ne fait plus de doute. Des lettres existent qui le prouvent définitivement. Ainsi, un terme est mis aux divers racontars colportés par les plus hautes personnalités et recueillis, parfois, par de graves historiens.

Notons que les précieuses recherches de Mohamed A. Enan ont aussi établi que le père de l'infortunée Marie Vetsera, diplomate ayant représenté l'Autriche-Hongrie dans diverses capitales, avait été finalement nommé Commissaire-Délégué de son pays à la Caisse de la Dette Publique au Caire. C'est ici, toujours en service, qu'il mourut en 1887. Sa femme et ses enfants, dont Marie qui avait alors quinze ans, rentrèrent alors à Vienne. Deux ans plus tard devait se dérouler la tragédie de Mayerling...

■ Sous le titre *PARIS, chef-d'œuvre des Français*, les Lettres Françaises ont édité avec grand soin les textes qu'a puisés K. Santini dans le vaste patrimoine littéraire inspiré par cette capitale prestigieuse. Ils s'échelonnent, ces textes, de Rutebœuf et Villon jusqu'à Marcel Proust et Léon-Paul Fargue, composant ainsi une anthologie des plus précieuses et quant au sujet (nombreuses sont les pages peu connues qui s'y trouvent) et quant à l'histoire littéraire et à l'évolution de la langue.

Ce travail considérable n'est cependant pas qu'un gratuit exercice de compilation littéraire. Entrepris et publié à un tournant des plus enténébrés de notre époque, il veut y apporter, on le devine, un peu de clarté de cette Ville-Lumière qui, au cours de ces derniers siècles, a illuminé le monde en dépit de toutes sortes de contingences.

En ce cas, au lieu de réserver aux auteurs français l'exclusivité du rayonnement de Paris, peut-être eût-il été plus conforme au destin de cette métropole et à son histoire spirituelle de tenir compte également de l'apport étranger à son éclat sans égal. Plus qu'Athènes, Rome ou Florence, Paris a rallié le suffrage universel par-dessus les frontières.

Un tel hommage collectif à la capitale de l'esprit n'eut-il pas été plus actuel au moment où l'interdépendance des cultures (pour ne pas parler des économies) est plus que jamais avérée au lendemain des néfastes menées chauvines ?

Quoi qu'il en soit, et telle qu'elle se présente, *PARIS, chef-d'œuvre des Français* est une publication qui honore l'édition en Egypte et dont la lecture instructive est des plus recommandables. J. M.

SOLUTIONS

MOTS CROISES



B	A	G	A	T	E	L	L	E	S
A	M	E	R	E	S	■	I	R	E
R	I	R	E	■	U	L	T	R	A
O	C	E	A	N	S	■	T	E	N
M	A	R	G	E	■	D	O	■	C
E	L	■	E	M	P	I	R	E	E
T	E	R	■	O	R	T	I	E	■
R	■	A	E	R	I	E	N	■	E
E	N	C	H	A	S	S	E	N	T
S	U	A	■	L	E	■	S	E	S

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Un revers* (d). 2. — Grec (c). 3. — *Une bouée* (b).

Féminités

Dans l'époque moderne, cette pièce d'argent, provenant de l'île de Cuba, et portant la tête de la Liberté, a permis d'imaginer une coiffure extrêmement floue, bouclée, dégageant le cou.



Cette pièce de monnaie hollandaise représente la reine Wilhelmine, au moment de son accession au trône, à l'âge de 10 ans (1890). Elle a suggéré cette manière d'accommoder le flou.



La pièce d'une roupie frappée à l'effigie de la reine Victoria fut mise en circulation en 1840, par la British East India Co. La coiffure qui s'en inspire, aux cheveux lissés, est distinguée.

Cette coiffure a été tirée d'une pièce de monnaie qui avait cours en Grèce entre 480 et 423 avant J.-C. et présentait la tête d'une nymphe. Les cheveux coupés sont relativement courts.

COIFFURES

Le passé a toujours influencé le présent. Cette persistance exaspérante de nos actes, la ténacité avec laquelle ils s'accrochent à nous, et nous survivent des siècles durant, demeurent une réalité. De même que nous pillons les générations qui nous ont précédé, celles qui suivront prendront nos habitudes, nos coutumes, adopteront notre goût et mimeront nos gestes. Cela se fait, cela s'est fait depuis la création du monde. L'homme semble être dominé par une force qui le pousse à sans cesse revenir en arrière. Il en va ainsi des choses de l'esprit, de celles du cœur. En ce qui concerne la mode, il est presque inquiétant de constater la rapidité avec laquelle celle-ci change. Elle diffère d'une année à l'autre. Ce qui se portait il y a dix ans est aussi éloigné de la mode du jour que les usages de l'âge de la pierre de ceux d'aujourd'hui. Aussi est-ce sans aucun scrupule que l'on peut, dans ce domaine, se reporter au passé. Voilà pourquoi, aujourd'hui, il nous semble tout à fait naturel, et même original, de nous inspirer des effigies féminines sur les pièces de monnaie antiques, afin de créer de nouvelles coiffures pour l'été.



Cette pièce de monnaie qui avait cours en 1892 représente Alphonse XIII d'Espagne, à l'âge de six ans. Elle offre pour les ingénues une coiffure idéale. La jolie tête est entièrement bouclée.

PAR QUOI UN HOMME VOUS ATTIRE ?

Une revue américaine a posé dernièrement cette question à ses lectrices. Les très nombreuses réponses qu'elle a reçues mettent en lumière la diversité des caractéristiques que les femmes remarquent en premier lieu chez les représentants du sexe dit fort.

Les correspondantes, parmi lesquelles on compte des journalistes, des écrivains célèbres, des vedettes de théâtre et du cinéma, des mannequins, de grandes couturières, des ouvrières, des femmes du peuple et même... une membre du Sénat, ont répondu toutes de différentes manières.

28% observent en premier lieu le visage et les vêtements. Pour elles, un homme dont l'aspect n'est pas agréable ne compte pour ainsi dire pas, même si elles savent qu'il possède de très appréciables qualités. Ces personnes peuvent être seulement séduites par un beau visage ou par l'élégance vestimentaire.

34% des dames sont d'un tout autre avis. L'une de celles-ci, divorcée après un mariage malheureux avec un acteur de Hollywood, écrit que les femmes doivent se garder de leurs rêves d'adolescentes et des élégants cavaliers qui personnifiaient leur premier idéal. La vie conjugale n'est pas possible avec eux. Un pareil homme se sent à tel point entouré de l'admiration féminine qu'il se trouve à l'étroit dans le cadre du mariage. Les femmes de ce groupe portent leur premier intérêt aux manières, au comportement général d'un homme.

Il y a pas moins de 22% des lectrices de la revue qui accordent une importance particulière à la façon dont un homme parle à une personne de leur sexe. Une femme ne doit jamais s'ennuyer en compagnie d'un homme, car, écrit l'une d'elles, « l'ennui est le précurseur du pire ».

D'autres femmes examinent d'abord les mains ou le regard. La couleur des vêtements peut plaire aussi ou déplaire, mais guère plus d'un moment. Certaines femmes ne recherchent pas dans un visage la beauté, mais le charme, le rayonnement intérieur qui y met un je ne sais quoi de bon et de doux.

Enfin, pour terminer, une jeune fille de vingt ans, aux idées pratiques, écrit : « Ce qui me frappe le plus chez un homme ? Eh bien, je n'en sais rien. S'il est célibataire, il me plaît tel qu'il est. Après cette guerre, les maris seront assez difficiles à trouver, et je ne vais certainement pas faire la petite bouche si celui que je connais a de grandes oreilles, un râtelier, ou s'il est d'une intelligence quelque peu... limitée. Ce qui me frappe chez un homme ? C'est l'idée qu'il voudra ou non de moi pour épouse... »

Voilà un argument qui peut se défendre... Qu'en pensez-vous, mesdemoiselles ?

ANNE-MARIE

DE-CI DE-LA...

De la sciure de bois trempée dans de la benzine et bien pressée nettoie admirablement les tapis tachés de graisse.

●

Comment enlever une tache d'encre sur du crêpe de Chine clair ? Si la tache est fraîche, le lait peut réussir. Faites tremper le tissu dans du lait chaud ; renouvelez l'opération trois ou quatre fois, puis savonnez et rincez.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Je transcris pour votre amusement quelques passages d'une lettre qui m'a été adressée par une bien irascible cousine d'Izmir dont les propos ne sont certainement pas faits pour flatter votre cousin. Voyez donc comme on me traite, ma tendre amie, et jugez comme il convient l'attitude de ma correspondante qui ne ménage à mon égard ni ses griefs, ni ses sarcasmes, pas plus que ses critiques acerbes à mon égard.

Mais oyez les termes de la missive :

Lectrice assidue d'*Images*, je me vois obligée, cette fois-ci, de ne plus garder le silence au sujet de vos fameuses « Lettres à ma cousine ».

Vous savez fort bien que tout passe, tout casse et tout lasse sur notre pauvre planète, de sorte que votre insistance à attaquer continuellement la femme me semble plutôt disgracieuse.

D'autre part, vous me semblez assez intelligent pour comprendre les idées que peuvent suggérer à la longue vos écrits, car c'est un fait acquis que seuls les gens dédaignés et repoussés usent volontiers de la médisance et souvent même de la calomnie ainsi que vous le faites, M. Forzannes !

Vous attaquez tout le sexe faible, et ce presque toutes les semaines, vous basant probablement sur ce que vous observez en approchant quelques sottes pécores qui ne font rien de leurs dix doigts. Que deviennent dans tout ceci les grandes inspiratrices vouées au culte des hommes célèbres ? Et pourquoi borner vos observations uniquement dans la haute pègre ?

Cette charmante littérature est signée du doux nom d'Esmor. Que répondre à tout ceci et à tout ce que la suite de la missive contient de désobligeant pour moi qui me donne tant de mal pour reconnaître à la femme de multiples qualités et de nombreuses vertus ?... On l'a dit : la reconnaissance n'est pas de ce monde, ma cousine, et je sens monter en moi une certaine rancœur devant l'ingratitude du genre humain...

Et en quoi, je vous prie, attaqué-je continuellement les femmes ? Très sincèrement, je ne crois avoir jamais dépassé une certaine mesure et n'avoir dit jamais que la moitié du quart de ce qu'au fond de moi-même m'inspirent certains travers du sexe faible ! Quant à l'allusion de ma correspondante sur mes fréquentations de « sottes pécores qui ne font rien de leurs dix doigts », je la détrompe tout de suite. Mes relations sont filtrées avec une minutie extrême et mes relations... féminines pourraient, sans prétention, (celle-ci n'ayant jamais été mon fort !) faire envie à plus d'un éclectique à travers les cinq continents...

« Seuls les gens dédaignés et repoussés, dit encore ma correspondante, usent volontiers de la médisance et souvent même de la calomnie ainsi que vous le faites, M. Forzannes ! »

Là, ma cousine, mon sang n'a fait qu'un tour. Moi, insupportable médisant ? Moi, vil calomniateur ? Mais que reste-t-il à dire encore d'un malheureux écrivain n'ayant que sa plume pour le nourrir et que son cerveau pour l'inciter à la réflexion, en tout cas pas « dédaigné » ni « repoussé », comme veut bien le faire croire Mlle Esmor, mais au contraire apprécié et recherché...

Parfaitement. Est-ce être fat que d'affirmer cela ?

Et pourquoi ne le serais-je point, puisque autour de moi je ne rencontre que réprobation et que blâme ? Et pourquoi n'essayerais-je point de me rehausser à mes propres yeux pour contre-balancer l'opinion de certaine habitante d'Izmir qui à distance m'envoie ses dards envenimés ?

Ah ! chère amie, quelle tâche infructueuse est la nôtre et combien peu de satisfaction nous retirons de notre effort à essayer d'inculquer à nos semblables les principes qui nous semblent les meilleurs !

Cependant, puisque le veut ma correspondante d'Izmir, je ne parlerai plus dans mes « fameuses lettres », comme elle les appelle, que des « grandes inspiratrices vouées au culte des hommes célèbres ».

Mais je crois que là, mes lecteurs et aussi mes lectrices me demanderont bien plus vite grâce !...

Votre tout dévoué cousin
SERGE FORZANNES

★ ECHOS DE LA SEMAINE ★

YOKOHAMA EN FEU !



Yokohama a subi, la semaine dernière, un bombardement intensif... Pendant deux jours les flammes s'élevèrent bien hautes dans le ciel... jaune...

▶ Yokohama est située à 30 kilomètres au sud-ouest du centre de Tokio... Elle est le port océanique de la capitale nippone... En période normale, le quart du commerce extérieur du Japon se fait par ce port.

▶ La ville qui s'étend sur une superficie de 220 kilomètres carrés comptait, en 1940, une population de 968.000 habitants.

▶ Le terrible tremblement de terre de 1923 détruisit les 80% des bâtiments de Yokohama, mais, dès 1930, la ville avait été entièrement reconstruite... Ses quartiers industriels et commerciaux côtoient le port intérieur...

▶ La zone du port, connue sous le nom de port de Tsurumi, fut presque entièrement reconstruite en acier et en béton. Entouré de deux puissants brise-lames, le port peut abriter les plus gros navires du monde.

▶ Grande base navale, Yokohama possède deux vastes chantiers pour la reconstruction des navires et cinq raffineries de pétrole, dont deux sont les plus importantes du pays. Centre d'industrie lourde, Yokohama contient des usines de guerre produisant des tanks, des tracteurs, des camions, des matières chimiques et des machines-outils. La ville possède également une usine aéronautique; et plusieurs voies ferrées électriques la relient à la capitale.

▶ Une série de petites localités occupent le terrain compris entre le port et la capitale, faisant en quelque sorte de Tokio et de Yokohama une seule et même ville.

▶ Toutes deux sont situées près de l'extrémité intérieure de la baie de Tokio, à quelque 30 kilomètres de l'océan.

LA MÈRE DE CLAUDINE...

Quelques jours après son élection à l'Académie Goncourt, Colette, la grande Colette, daigna accepter l'invitation d'assister au banquet... rituel. Elle s'y rendit dans sa grosse voiture noire, et, les pieds, aux ongles rougis, chaussés de larges sandales et la démarche gracieuse malgré ses 72 ans bien sonnés, elle passa entre les rangées d'admirateurs qui s'étaient empressés pour l'applaudir... Aux photographes qui déclenchaient leurs déclics à un rythme précipité, elle dit en souriant :

— Mes enfants, vous êtes ridicules... vous êtes en train de me mitrailler !...

Cependant elle « posa », de bonne grâce, devant eux... Puis ce fut l'assaut habituel des questions indiscrètes... Qu'avait-elle fait durant l'occupation allemande ?...

— Mes enfants, j'ai fait exactement ce que j'ai fait durant ces quinze dernières années : c'est-à-dire rien du tout. Je n'ai pas bougé. Pourquoi aurais-je bougé ? Un colonel allemand vint me voir... Il dit à mon concierge qu'il aimait trois seules choses au monde : les fleurs, les oiseaux et les romans de Colette...

Quand les autorités allemandes lui transmirent l'invitation de Hitler lui-même à se rendre à Berlin, elle répondit froidement : « Ma conscience de Française me dictera mon devoir ! » Et elle refusa.

Quels sont ses projets ?

— Mais, mes enfants, quels projets voulez-vous que j'aie ? J'aimerais bien... aimer... vivre un peu... avoir des fleurs... des fraises... et puis connaître un monde un peu plus calme !...

L'INVENTION DU M-74

La nouvelle et terrible bombe incendiaire que l'aviation américaine est en train d'utiliser au cours de ses bombardements de Tokio et de Yokohama a été officiellement baptisée la « M-74 »... Cependant les aviateurs lui ont donné le nom de « bombe à feu liquide », car dès son arrivée au sol elle propage une sorte de lave synthétique qui brûle avec une violence telle que les extincteurs habituels sont impuissants à en maîtriser les flammes.

Le colonel S.E. Whitesides, commandant de l' « Army Chemical Warfare Service », a révélé, la semaine dernière, comment cet engin meurtrier a été découvert par... accident...

En effet, a expliqué le colonel Whitesides, l'un des ingrédients qui entrent dans la composition de la bombe est une poudre de magnésium enveloppée d'une couche formée de particules d'asphalte... Or, ce ne fut que lorsqu'une quantité de ce melange qui se trouvait dans un dépôt explosa accidentellement que son potentiel destructeur fut découvert...

Les spécialistes se mirent donc à l'œuvre : et de leurs recherches sortit l'engin suivant : à l'intérieur, la bombe est chargée d'une sorte de tasse en matière plastique contenant 250 grammes de phosphore blanc, quelques livres de lave synthétique — dont la composition n'a pas été donnée — et un diaphragme d'éjection en forme de demi-sphère...

Lorsque la bombe explose sous l'impulsion d'une charge, le diaphragme agit comme un piston expulsant de la tasse la lave synthétique sous forme d'éjection en miniature... Des morceaux de laves sont ainsi projetés sur une distance de 25 mètres et adhèrent aux murs et autres parties des objectifs en dégageant un feu violent et tenace.

L'ÉVACUATION DE MALTE

Il y a cinq ans, vers la fin de mai 1940, la France était en train de s'effondrer, et la guerre était sur le point de se transporter en Méditerranée... C'est alors que se déroula cet « incident » inconnu dans la « vie » de l'île de Malte...

Le 1er septembre 1941, le speaker de la B.B.C. annonça : « On peut aujourd'hui révéler les détails sensationnels de l'évacuation de l'île-forteresse de Malte... » Et ces détails qu'il donna ne furent plus répétés dans les émissions ultérieures... Les voici :

Quand la situation militaire empira, en France, au cours de l'été 1940, la Grande-Bretagne, prévoyant que son alliée s'apprêtait à sortir de la guerre, était résolue à poursuivre la lutte... Un coup d'œil général jeté sur le bassin méditerranéen fit comprendre au haut commandement britannique que ses forces seraient incapables de défendre efficacement — et simultanément — les bases de Malte et d'Alexandrie contre les attaques italiennes. On prevoyait, surtout, que dès la première minute, Mussolini lancerait toutes ses forces pour éliminer « l'épine maltaise » tenue par une faible garnison... Une décision fut prise : Malte devait etre sacrifiée si l'on voulait défendre efficacement Alexandrie.

Une grande activité régna aussitôt dans l'île... Les réserves de pétrole et de munitions furent transférées à Alexandrie... Toutes les unités de la flotte et tous les avions abandonnèrent leurs bases... Et l'île, désormais sans défense, attendit l'invasion...

10 juin 1940... Les parachutistes italiens que l'on attendait ne vinrent pas... Ni les avions...

Et les jours passèrent... Aucune attaque ne fut lancée contre l'île... Seulement quelques raids de reconnaissance ou de bombardement effectués à une très haute altitude. Le haut commandement italien ne s'était pas aperçu de l'évacuation.

Trois aviateurs britanniques désœuvrés remarquèrent un jour, que, dans la hâte de l'évacuation, trois *Gladiators* emballés dans leurs caisses avaient été oubliés sur le quai du port... Ils les « montèrent », les baptisèrent du nom des trois grâces — *Foi, Espérance* et *Charité* — et ripostèrent aux distantes attaques ennemies... Cela ne fit que donner le change aux Italiens...

Puis les renforts expédiés de Grande-Bretagne arrivant dans le Moyen-Orient, le haut commandement britannique décida de ne pas abandonner Malte...

C'est ainsi que l'île héroïque fut de nouveau fortifiée. Quand Mussolini se décida enfin à l'attaquer, il était trop tard...

PHILOSOPHIE HONGROISE



Le grand dramaturge hongrois, Ferenc Molnar, raconte l'histoire de ces deux étudiants barbus qui voyagent dans une charrette sur une route de Hongrie...

— Dieu est grand et Sa sagesse est infinie ! dit tout à coup le premier étudiant...

— Vrai, très vrai, opina le second... Cependant, Il « rate » parfois Ses intentions... Ainsi votre barbe est rousse, et la mienne est noire... Pourquoi n'a-t-Il pas créé toutes les barbes vertes !... Le vert est une belle couleur... Vert comme les champs. Vert comme les forêts... Oui, Il aurait dû faire toutes les barbes des hommes vertes... Et puis, regardez un peu la tête de ce cheval que je conduis... Vous ne trouvez pas qu'elle est un peu trop loin de la charrette ?... Je suis obligé d'employer les rênes pour le conduire !... Dieu aurait vraiment dû faire les têtes des chevaux plus près de nous !...

— Mais si nos barbes étaient vertes et la tête du cheval plus près de nous, le cheval aurait mangé nos barbes, rétorqua le compagnon... Vous voyez bien que Dieu est grand et que Sa sagesse est infinie !...

— Vrai... Très vrai, conclut le premier.

LA SANTÉ DE LA FRANCE

De France nous parviennent ces précisions sur la gravité de l'état sanitaire du pays :

▶ L'amaigrissement général de la population parisienne est tel qu'en moyenne 70% des hommes et 55% des femmes ont perdu 12% de leur poids.

▶ Des troubles de croissance dus à la carence en vitamines, tels que l'amaigrissement, le rachitisme, la diminution des globules rouges, ont été constatés chez plus de 30% des enfants examinés dans les écoles de Paris.

▶ Cet hiver, le taux de la mortalite infantile a été de 40% supérieur à la moyenne normale de l'hiver. La mortalité des enfants jusqu'à un an, qui était en décroissance depuis 1930, a passé de 63 pour 1.000 en 1939 à 91 pour 1.000 en 1940, puis à 73 pour 1.000 en 1941 et à 75 pour 1.000 en 1943.

▶ Le taux de la mortalité générale a passé de 155 pour 10.000 habitants en 1938 à 182 en 1940 et à 168 en 1942. Dans ces chiffres ne sont comptés, bien entendu, ni les décès des militaires, ni les morts survenues parmi les prisonniers en Allemagne.

▶ La tuberculose, dont le taux avait été réduit à 11% en 1938 pour l'ensemble du territoire, atteint aujourd'hui 69 et 74% dans les départements du Var et des Bouches-du-Rhône qui sont particulièrement sous-alimentés. A Paris, le nombre des nouveaux cas de tuberculose déclarés en 1942 a été de 443 pour 100.000 habitants contre 306 en 1938 — soit une augmentation de 48%...



— Est-ce que vous n'auriez pas... une autre fille ?
(D'après « Collier's »)



LA GÉNÉROSITÉ DE TOSCANINI



Le grand *maestro* Arturo Toscanini a offert, la semaine dernière, la somme de 10.000 dollars pour la reconstruction de la *Scala* de Milan... La *Scala* a une place de choix dans le cœur du maître...

Il y a quelques années, la *Scala* organisa un grand festival à la mémoire de Verdi, et demanda à un grand nombre de compositeurs d'y contribuer... Toscanini et Mascagni, l'auteur de *Cavalleria Rusticana*, étaient du nombre. Ce dernier, jaloux de la gloire de Toscanini, accepta à une condition : c'est qu'il serait payé plus que son... collègue... La somme importait peu...

La direction de la *Scala* accepta... Le festival eut lieu et obtint un immense succès... A la clôture, quand Mascagni reçut son cachet, il fut surpris de constater qu'il ne consistait qu'en une lire seulement...

En effet, Toscanini avait refusé d'être payé, et avait dirigé son orchestre gracieusement !...

PENSÉES JAUNES...

Que pensent les Japonais de la guerre ? Les Américains, toujours curieux et surtout habitués aux enquêtes que l'Institut Gallup a rendues populaires, ont récemment choisi 500 des 13.243 sujets du Mikado qui sont restés dans l'île de Saïpan capturée en été dernier et leur ont posé quelques questions... Voici le résultat de leur enquête :

▶ 412 des 500 Nippons pensent, qu'industriellement, l'Amérique est plus forte que le Japon, mais que, de son côté, celui-ci est plus fort que les Etats-Unis du « point de vue spirituel »... 330 déclarèrent que les Américains étaient « mous, luxurieux, riches et spirituellement faibles ».

▶ Plus de la moitié des Japonais interrogés croyaient que la flotte japonaise était la plus puissante du monde... Une centaine d'entre eux étaient convaincus que la flotte américaine avait été entièrement détruite.

▶ Qui gouverne le Japon ? 114 répondirent : « Nous ne savons pas ! » 195 : « L'Empereur ! » 136 : « La caste militaire ». 55 : « Le Cabinet ». La plupart étaient convaincus qu'aucun gouvernement ne pouvait réussir dans sa tâche sans la direction du Mikado, mais 138 d'entre eux déclarèrent que l'Empereur n'approuvait pas la guerre...

▶ 281 Nippons assurèrent que les civils japonais se battraient jusqu'au dernier homme si leur métropole était envahie... 27 étaient d'avis qu'ils se battraient seulement jusqu'à ce que la situation paraisse sans espoir... 79 pensaient, au contraire, qu'ils ne se battraient pas du tout...

▶ La majorité pensait que le Japon gagnerait la guerre. (« Je suis convaincu que le Japon gagnera, puisque je suis un Japonais ! » fut la réponse unanime...) Tous furent d'accord pour déclarer que la guerre serait longue.

▶ La plupart des Japonais éprouvaient un sentiment de frayeur plutôt que de fanatisme au sujet de leur capture : 348 avaient eu peur de se rendre ; 79 seulement avaient eu *honte* d'avoir été obligés de le faire...

SERMONS SILENCIEUX...



La révérende Constance Elmes se distingue de toutes ses consœurs par deux choses : elle est la première femme au monde à être ordonnée par l'Eglise Méthodiste d'Amérique, et tous ses sermons sont silencieux... en ce sens qu'elle les fait toujours par signaux...

Expliquons-nous :

Comme « pasteur » d'une des quatre églises de Chicago spécialement construites pour les sourds-muets, elle vient de remplacer le révérend père P.J. Hasenstab qui, pendant 48 ans, officia pour ses fidèles...

Les congrégations de la révérende Elmes se réunissent chaque dimanche à 3 heures de l'après-midi, et tout le service, depuis l'invocation jusqu'à la bénédiction, se fait au moyen de signes... L'audience *chante* et *prie* en se tenant debout et les bras levés... Les mains dessinent alors, dans l'air, les mots des hymnes et des prières...

La révérende Elmes qui conduit ce service parle en même temps qu'elle fait ses signes à l'intention des éventuels fidèles « anormaux » — c'est-à-dire ceux qui possèdent la faculté de l'ouïe et qui ne peuvent traduire le langage des mains...

Durant les jours de la semaine, Mrs Elmes et son assistante voyagent, d'après un programme régulier, à travers les villes de l'Illinois, Iowa, Indiana et Michigan pour apporter la bonne... parole — si l'on peut dire — aux centaines de sourds-muets du Middle-West américain.

LU QUELQUE PART...

▶ L'auteur de *A l'ouest rien de nouveau*, Erich Maria Remarque, se trouve aux Etats-Unis depuis le début de la guerre... Installé à Manhattan, il est en train de terminer son cinquième roman « *made in U.S.A.* »... A un reporter qui lui demandait l'autre jour ce qu'il avait ressenti à l'annonce de l'armistice allemand, Remarque répliqua :

— Je ne suis plus un Allemand.. Même quand je rêve, je rêve de l'Amérique, et quand je jure... je vous assure que c'est bien américain...

Erich Maria Remarque attend, d'un jour à l'autre, ses papiers de citoyenneté américaine.

▶ L'argent ne fait pas toujours le bonheur... Ainsi un homme qui possède une fortune de dix millions de dollars n'est pas plus heureux qu'un autre qui n'a que neuf millions !...

▶ Mark Twain reçut un jour une lettre adressée à un autre... Il l'ouvrit, puis la renvoya à son destinataire après avoir écrit cette note à travers l'enveloppe : « Ouverte par erreur... pour voir ce qu'elle contenait ! »

▶ Ecoutez toujours les conseils des autres ; cela ne vous fera probablement pas beaucoup de bien, mais cela leur en fera à eux !...

▶ Au Brésil, un inventeur a demandé au tribunal une patente pour son invention qui consiste à mettre des lunettes vertes aux vaches laitières... Résultat : ne voyant que vert, les vaches prendront le foin pour de l'herbe, en mangeront « tout leur soûl » et augmenteront ainsi leur... production laitière !...

N. A.









Notre nouveau concours

VIES CONSTRUCTIVES

Chaque lecteur pourra participer à ce nouveau concours en donnant un exemple tiré de SON EXPERIENCE PERSONNELLE, l'histoire d'une personne QU'IL A CONNUE et dont la vie peut être qualifiée de « constructive ». Les réponses ne doivent pas dépasser trois pages dactylographiées (on peut écrire aussi à la main). Un jury procédera au choix. Les trois meilleures réponses seront publiées. Les prix seront :

1er Prix : L.E. 10. - en espèces
2ème Prix : L.E. 5. - „ „
3ème Prix : L.E. 3. - „ „

Adressez vos réponses à « Images », Poste Centrale, Le Caire. Mentionner sur le coin de l'enveloppe : « Vies constructives ».

Les résultats du concours seront publiés en juillet, afin de permettre aux lecteurs de Turquie, de Syrie, d'Irak et de Téhéran d'y prendre part. Les réponses doivent parvenir le 1er juillet au plus tard.

DELASSONS-NOUS...

MOTS CROISES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2							■			
3					■					
4							■			
5						■			■	
6			■							
7				■						■
8		■							■	
9										
10				■			■			

Horizontalement. — 1. Choses de peu de prix. — 2. Douloureuses ; Colère antique. — 3. Montrer sa joie ; Au delà. — 4. Couvrent les trois quarts de la terre ; Dix anglais. — 5. Bordure ; Note de musique. — 6. Article arabe ; Devenue pire. — 7. Pour la troisième fois ; Genre d'urticacées. — 8. De la nature de l'air. — 9. Intercalent. — 10. Se fatigua ; Article ; Possessif.

Verticalement. — 1. Font connaître la pression de l'air. — 2. Inspirée par l'amitié ; Découvert. — 3. Administrer ; Mot injurieux. — 4. Mesurage des terres ; Exclamation. — 5. Pronom personnel ; Qui croît dans les forêts. — 6. Dieu de la guerre chez les Gaulois ; Facilite de saisir. — 7. Du verbe dire. — 8. Genre de mollusque comestible. — 9. Se trompe ; Dans tête ; Négation. — 10. Temps qu'on passe à une visite ; Moitié d'une mouche africaine (anagramme).

ECONOMIE

Anne-Marie, qui a quatre ans, vient de passer la journée à la campagne, chez son oncle... et prie son grand cousin de lui faire visiter le jardin.

Le grand cousin, très complaisant, la prend par la main, l'emmène et se promène un long instant avec elle à travers les allées.

Ils arrivent à la prairie, et Anne-Marie tombe en admiration devant une jolie chèvre.

Croyant faire plaisir à sa cousine, le jeune homme prend une jatte, trait la chèvre, et offre un peu de lait à la petite fille.

Anne-Marie trempe ses lèvres dans le liquide tout chaud, fait une légère grimace et rend le bol à son cousin :

— Non... non..., murmure-t-elle doucement, j'aime pas beaucoup...

Et comme elle sait qu'il ne faut jamais rien gâcher :

— Est-ce qu'on ne pourrait pas le remettre ? dit-elle.

PETIT DICTIONNAIRE

Bagne : Maison de retraite pour les auteurs de drames.
Dessert : Suprême espoir d'un mauvais repas.
Docteur : Individu que les malades font vivre, et qui ne fait pas toujours vivre les malades.
Doute : Maladie de foi.
Enfant : Fruit qu'on fit.
Entr'acte : Le meilleur moment au théâtre.
Eternité : Ne meurt jamais de fin.

SAGESSE

La colère est à la fois le plus aveugle, le plus violent et le plus vil des conseillers.

Ségur

C'est le propre des grands cœurs de découvrir le principal besoin des temps où ils vivent et de s'y consacrer.

P. Lacordaire

Que chacun s'écoute et se consulte soi-même, il sentira qu'il est libre, comme il sentira qu'il est raisonnable.

Bossuet

Plus on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir.

Duclos

NOTES SUR L'AMOUR

■ Avec une très bonne santé, on n'est jamais tout à fait malheureux en amour. Il y a un égoïsme physique qui échappe aux catastrophes.

■ Si les femmes savaient sur quelles misérables bonnes fortunes repose souvent le prestige d'hommes réputés pour séducteurs, elles seraient bien humiliées d'avoir tremblé.

■ A vingt ans, on méprise les amants qui en ont trente ; à trente ans, on déclare vieux ceux qui en ont quarante ; et à cinquante, on se croit jeune.

■ Ce ne serait pas grave d'aimer si l'on voulait aimer suivant son tempérament. Le malheur est que le mélancolique envie le sanguin, et que celui-ci se pique parfois de poésie et de vague à l'âme.

PHOTOS-DEVINETTES



Ce joueur de tennis fait :
a) un « smash »
b) un coup droit
c) une « chandelle »
d) un revers

Ce journal est écrit en :
a) russe
b) arménien
c) grec
d) yougoslave

Au premier plan de cette image il y a :
a) une ancre
b) une bouée
c) une garcette
d) une balise

RIONS

Un imprimeur recevait, un jour, la commande d'imprimer, sur le ruban d'une couronne mortuaire, cette dédicace :

« Repose en paix ! Au revoir ! »

Deux heures après, le donateur de la couronne télégraphiait à l'imprimerie :

« Prière d'ajouter « au ciel », s'il y a encore de la place. »

Et, le lendemain, jour de l'enterrement, lorsque la couronne fut déposée les assistants purent lire sur son ruban déployé :

« Repose en paix ! Au revoir, au ciel, s'il y a encore de la place ! »

•

Le médecin arrivant à la maison — Vous m'avez appelé pour un cas urgent ?
Le client. — Oui, docteur.
Le médecin. — Qu'y a-t-il ?
Le client. — Il n'y a rien du tout ; c'est ma femme qui a voulu savoir le temps que ça vous prendrait pour venir ici, au cas où le bébé serait malade.

•

Des étudiants un peu trop gais ramènent chez lui un de leurs camarades particulièrement gris. Ce dernier fait signe qu'il voudrait...

On ouvre la fenêtre pour faire une blague et vous devinez :

Un passant arrive juste à ce moment au-dessous de la fenêtre, naturellement reçoit une douche qu'il n'avait pas prévue et se met à invectiver violemment le fautif.

Alors ce dernier, douloureusement étonné :

— Ah ! Bon sang, il y a un homme dans le vase.

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 12)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universell : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)